



UNIVERSITAS
CRACOVENSIS

5613

I

Mod. St. B.

P

1529
1852

77. lot.



5613

Callières
LA
VERITABLE
POLITIQUE

DES
PERSONNES
DE
QUALITE'

Reimprimée à l'usage du College des
Nobles des Pieuses Ecoles

MDCCLII.



à VARSOVIE

Dans l'Imprimerie Royale
& de la Republique,
des Pieuses Ecoles.

*Etre illustre par ses vertus,
c'est être noble & grand aux
yeux de DIEU.*

Saint Jerome.





A SON ALTESSE
MADAME LA COMTESSE
PONIATOWSKA
NE'E PRINCESSE
CZARTORYSKA
Castellane de Cracovie.

MADAME



*Sous quels auspices plus
heureux pourroit pa-
roître ce petit ouvrage,
(1) que*

que nous prenons la liberté de
présenter à Votre Altesse ! c'est un
abrégé complet de ces éminentes ver-
tus, qui La distinguent, & qui
comme d'une source inépuisable se
sont si abondamment répandues sur
ses illustres rejettons, dignes Elèves
de ses soins Maternels, fidèles imi-
tateurs de ses exemples, & objets
aigus de notre admiration.

Votre Altesse pénétrée de subli-
mes maximes, que ce livre ren-
ferme, ne pourra se dispenser de l'a-
gréer, comme un trésor précieux
& inestimable, dans le quel nous
pui-

puisersons les nobles & genereux
sentimens , que nous travaillerons à
inspirer à cette illustre Jeunesse, dont
V^{otre} Altesse doit se regarder comme
la Mere, notre College lui devant
son accroissement & ses progrès.

Trop heureux, MADAME, si
par une étude & méditation conti-
nuelle des grands & solides Prin-
cipes, que nous offre cet Ouvrage,
nous pouvions parvenir à former
des sujets dignes du modèle que nous
leur proposerons. Mais quelques
infructueux que puissent être nos
efforts, nous serons toujours bien
- flattés

flattés d'avoir reuni quelques-uns
des traits de V. A. & sans cesse ad-
mirateurs de ses rares qualités, nous
nous efforcerons par nos soins assidus
pour l'education de notre Jeunesse à
la quelle Votre Altesse daigne
prendre un interet si particulier, à
lui donner continuellement des preu-
ves d'une très vive & très respectu-
euse reconnoissance, avec laquelle
nous avons l'honneur d'être

MADAME

De Votre Altesse

*les très humbles & très
obeïssants serviteurs*

Peres du College des Nobles
des Pieuses Ecoles.

LA
VERITABLE
POLITIQUE
DES
PERSONNES
DE
QUALITE.

QUOIQUE les Personnes
de qualité aient ordi-
nairement plus d'esprit,
& de lumière que les
autres, elles ne laissent
pas de faire des fautes, qui quelquefois
ruinent leur fortune, & leur réputa-
tion. La source des malheurs qui leur
arrivent, n'est pas mal-aisée à décou-
vrir : c'est que dans leur conduite la
plupart ne suivent aucune règle ; &

2 *La véritable Politique*

que souvent elles agissent par humeur, par caprice, ou par passion. Cependant c'est principalement aux personnes de Naissance que des règles de conduite sont nécessaires. Leurs affaires sont importantes, leurs emplois considérables, leurs intérêts délicats & difficiles à ménager. D'ailleurs elles ont d'ordinaire plusieurs ennemis couverts ou déclarés, qui observent avec des yeux critiques tout ce qu'elles font, & qui ne songent qu'à les perdre, afin de profiter de leur disgrâce. Tout cela montre la nécessité où elles sont, de n'agir que par les règles de la prudence & de la véritable politique : Et c'est aussi ce qui m'a porté à proposer ici les maximes que l'on doit suivre dans le grand monde pour s'y conduire avec sagesse, & pour s'y maintenir avec honneur. Il n'y a aucune de ces maximes que je ne croye aussi utile dans la pratique, que vraie dans la speculation : Je ne prétens pas néanmoins qu'on doive les suivre sans les avoir examinées : je dis seulement ce qui me paroît le plus raisonnable & le plus sûr, avec toute la sincérité que

des Personnes de Qualité.

doit avoir un honnête homme, qui en écrivant ne cherche point à faire montre de son esprit, & de son habileté; mais qui veut simplement faire part, de ce qu'il peut avoir acquis de lumière, à ceux qui faute de réflexion, ou d'expérience, ne sont pas assez instruits de plusieurs choses qu'il leur importe de sçavoir. Au reste, si j'ai tâché de faire voir dans cet Ouvrage combien la pratique de la véritable sagesse est avantageuse, à ne la considérer même que par rapport à la vie civile, je n'ai pourtant pas eu dessein d'insinuer qu'on peut agir dans la seule vuë d'acquérir ou de conserver des biens temporels. J'ai marqué, au contraire, que nous devons nous proposer une fin infiniment plus noble; & que nous rendre parfaits aux yeux de Dieu, lui obéir par amour & par reconnaissance, doit être le motif de toutes nos actions.

§. I.

Etre homme de bien.

ETRE homme de bien, est la plus avantageuse de toutes les qualis

4 *La véritable Politique*

tez , puisqu'elle renferme les principales vertus qui nous sont nécessaires pour accomplir nos devoirs; & qu'elle est en même-tems le fondement du vrai mérite , & le principe du solide bonheur. Mais si cette excellente qualité nous fait aquerir une gloire immortelle dans le Ciel , elle ne nous fert pas moins pour vivre avec honneur , & pour jouir de quelque repos sur la terre : car un homme d'une probité reconnuë est estimé de tout ce qu'il y a de personnes sages & éclairées , & son mérite lui ouvre le chemin aux premiers emplois. De plus, comme il est exempt de toute passion déréglée , il jouit de l'heureuse tranquillité qui régne dans les âmes pures; & jamais la paix de son cœur n'est troublée par les divers accidens auxquels les hommes sont sujets; parce que toujours soumis aux ordres de la Providence , il trouve sa consolation dans sa propre vertu ; & comme rien n'est capable de lui ôter ce précieux trésor qu'il renferme en lui-même , rien aussi ne peut le rendre malheureux. Il n'en est pas ainsi de ceux qui

des Personnes de Qualité. §

font consister leur bonheur dans la santé, la beauté, les richesses, les dignitez, & dans les autres présens qu'ils ont reçu de la nature, ou de la fortune: Tout cela leur est souvent ravi par mille accidens imprévûs, ou leur échappe, selon le cours ordinaire des choses humaines, & alors ils sont d'autant plus misérables qu'ils ne trouvent point dans leur propre fonds de quoi se consoler de la perte de ces fragiles biens, auxquels ils avoient tant d'atrasche. Rien n'est donc plus avantageux que de travailler à devenir homme de bien. Pour l'être véritablement, il est nécessaire d'avoir une Foi vive & pure; c'est-à-dire, d'être fortement convaincu de toutes les Veritez du Christianisme, d'en suivre exactement les règles, & d'avoir une extrême horreur du libertinage & de l'impiété. Nôtre Religion porte avec soi des marques si éclatantes de la divinité de son origine, elle est si aimable & si sainte, que les incrédules qui osent la mépriser, sont tout-à-fait inexcusables. Quand on l'examine sans pré-
vention, & avec un desir sincere de

s'éclaircir, on découvre bien-tôt qu'elle est véritable par son antiquité, pure dans sa morale, sublime dans ses mystères, & divine dans son principe. Ainsi quel parti plus sûr pour nous, que de nous soumettre à la Loi d'un Dieu qui après avoir établi son Eglise au milieu des Peuples Idolâtres, malgré l'opposition de toutes les Puissances de la Terre, les a obligées elles-mêmes nonobstant leur orgueil & leurs préjugés, à le reconnoître pour leur Créateur, & à lui rendre l'adoration qu'il mérite ? Et que pouvons-nous faire de plus raisonnable que d'embrasser une doctrine confirmée par tant de miracles, appuyée du témoignage de tant de Martyrs, enseignée uniformément durant tant de siècles, défendue par tant de grands hommes aussi célèbres par la pureté de leurs mœurs, que par la solidité de leur esprit, & par leur érudition profonde. Outre la foi, il faut encore avoir l'amour, & la crainte de Dieu : son amour pour rapporter toutes nos actions à sa gloire ; & la crainte de ses jugemens, afin de nous retenir dans les bornes du de-

des Personnes de Qualité. 7

voir, quand son amour n'est pas assez fort pour arrêter l'impetuosité de nos passions. C'est cet amour mêlé d'une crainte salutaire, éclairé par la foi, & animé par l'esperance, qui est la vertu propre du vrai Chrétien, & qui en fait le caractere particulier : caractere infiniment plus glorieux que tous les autres, & le seul qui étant dignement soutenu, soit capable de nous procurer une felicité parfaite. Ceux qui adorent J E S U S - CHRIST comme leur Dieu, & qui cependant sont engagez dans le schisme ou dans l'heresie, se flattent en vain d'arriver à cette souveraine felicité. Car nous aprenons de ce divin Maître, que pour y parvenir, il n'y a qu'une voye à suivre: Et peut-on raisonablement se persuader qu'on suit cette voye lorsqu'on marche dans un chemin que des particuliers se sont eux-mêmes tracé, après s'être separez de l'Eglise Catholique, qui est l'unique Eponse de JESUS - CHRIST, la seule dépositaire de son Testament, & l'interprete fidèle de sa parole. Demeurons donc inviolablement attachez à cette Eglise

sainte : C'est par là qu'on se délivre des doutes, des remords, des troubles, & des inquiétudes dont les hérétiques, & les incrédules mêmes sont agitez. C'est par là, dis-je, que sur le fait important de la Religion, on passe sa vie dans une douce & tranquille sécurité. Ne croyons pas pourtant que nôtre bonheur ne dépende que de nôtre foi ; il dépend aussi de nos oeuvres, & de la réconnoissance que nous devons avoir de tant de biens dont Dieu nous a comblez. C'est lui qui nous a fait tout ce que nous sommes : Nos corps & nos ames sont les ouvrages de ses Mains ; nos vertus sont des dons de sa grace ; nos avantages temporels sont des bienfaits que nous avons reçu de son infinie bonté. C'est lui qui nous soutient dans les tentations, qui nous fortifie dans les souffrances, qui nous console dans les déplaisirs. C'est lui enfin qui a livré son Fils à la mort pour nous racheter, & qui a préparé une éternelle récompense aux fideles observateurs de ses Loix. Ne soyons pas insensibles à tant de graces : Et puisque pour

des Personnes de Qualité. 9

toute reconnoissance, Dieu ne demande que nôtre cœur, aimons un Bienfaiteur si grand & si aimable, obéïssons à ses commandemens, & persuadons-nous qu'on ne peut trouver de solide plaisir, ni de bien véritable, que dans une soumission parfaite à ses adorables volontez.

§. II.

*Honorer ceux de qui l'on
a reçu la vie.*

CE n'est pas ici proprement une maxime, c'est une Loi inviolable, qui de tout tems a été observée par les Nations les plus barbares, comme par les Peuples les mieux policez. Ce qui montre, que cette Loi qui se trouve gravée dans tous les cœurs ne peut être que naturelle. D'autre part, Dieu qui sçavoit que souvent la voix de la nature n'est pas assez forte pour se faire entendre aux hommes dans le tumulte des passions, leur a fait un commandement exprés d'honorer ceux de qui ils ont reçu la vie; & il les menace des plus severes châtimens, s'ils osent

10 *La véritable Politique*
jamais violer ce précepte. Enfin la raison nous fait voir la justice de ce commandement : car n'est-il pas juste de rendre nos respects , & nos services à ceux qui après Dieu , nous ont donné l'être , & qui nous l'ont conservé par leurs soins pendant nos premières années. Que les enfans , & principalement ceux qui étant d'une naissance illustre , doivent avoir de plus nobles inclinations , ne manquent donc pas de s'aquiter d'un devoir si legitime. Et s'ils ne veulent attirer sur eux les funestes effets de la colere de Dieu , & passer pour des ingrats, ou plutôt pour des dénaturez, indignes de vivre, qu'ils conservent toujours pour leurs Peres & Meres les sentimens d'amour , de soumission & de reconnoissance que la nature leur a inspiré.

§. III.
*Importance de l'Edu-
cation.*

LE^s Enfans sont coupables sans doute, quand ils ne rendent point à leurs Peres le respect , & l'obéissan-

des Personnes de Qualité. 11

ce qu'ils leurs doivent : mais les Peres qui n'ont pas soin de bien élever leurs Enfans ne sont gueres moins criminels. Car on peut dire que c'est de l'éducation que dépend presque toujours le bonheur ou le malheur de la vie. Un méchant naturel est la source féconde de tous les vices , si l' on ne travaille assidûment à le corriger & à le tourner au bien. Un beau naturel se gâte s'il n'est point cultivé : Et dans un âge où les passions sont si vives, le cœur flatté par la douceur des plaisirs qui lui sont offerts, s'y abandonne sans résistance , lorsqu'on n'a pas pris soin de lui faire connoître le poison q'ils cachent. Nous ne voyons que trop souvent les tristes effets d'une mauvaise éducation. Un jeune Homme qui a été mal élevé n'ayant ni sçavoir ni mérite, est incapable de posséder aucune charge: ses passions au gré desquelles il se conduit , le portant à dissiper ses biens , & à tout sacrifier pour se satisfaire , le font mépriser & haïr de tout le monde : Ses désordres ne manquent jamais de lui attirer de fâcheuses affaires : & quelquefois cela va si loin ,

qu'il deshonore sa famille , & se perd de reputation pour jamais. Quel regret pour un Pere qui n'a pas travaillé de bonne-heure à faire instruire ce Fils avec soin , à lui inspirer la pieté , & à lui donner des lumières , pour régler ses mœurs & sa conduite , comme il y étoit indispensablement obligé. Mais quelle joye pour celui qui s'est appliqué lui-même à former l'esprit , & le cœur de son Fils , de le voir dès son entrée dans le monde s'acquérir une estime universelle , gagner les bonnes graces des honnêtes gens, s'acquitter avec distinction des premiers emplois qu'on lui donne , faire honneur à sa famille par ses belles qualitez , & devenir de jour en jour plus vertueux, plus sage, & plus habile. Voilà quels sont les fruits d'une bonne éducation : La tranquillité de cette vie , & la facilité de l'autre, y sont attachées. Les Peres ne doivent donc rien négliger , ni rien épargner pour faire bien élever leurs Enfans : & les Enfans doivent regarder comme un tems précieux celui qu'on emploie à les instruire de leurs devoirs , & à leur donner les connois-

sances qu'on juge leur être nécessaires, & dont ils reconnoîtront eux-mêmes l'utilité dans la suite de leur vie. Ils doivent, dis-je, seconder par leur application, & par leur docilité le soin que l'on prend de leur éducation, puisque c'est une affaire qui les regarde directement, & dans laquelle ils ont plus d'intérêt que personne.

§. IV.

*Ce que doit apprendre un
jeune homme de Qualité.*

TOUTES les sciences contiennent plusieurs vérités; & comme nous souhaitons naturellement de connoître la vérité, il y a toujours quelque plaisir à s'attacher aux sciences. On ne doit pas néanmoins les embrasser toutes indifféremment. Il y en a qui sont à la mode, & qu'on n'apprend que pour se divertir. Mais il y en a d'autres qui sont nécessaires, & surtout à un homme de Qualité. La Morale, la Politique, & l'Histoire sont de ce nombre: la première lui fournit des principes certains pour régler ses

mœurs, & les deux autres lui donnent des lumières pour se conduire avec prudence. Les Mathematiques renferment tant de belles découvertes ; elles sont si estimées en ce tems-ci, qu'il en faut au moins sçavoir ce qui est le plus facile & le plus d'usage, comme l'Arithmetique, la Geographie, la Sphere ; à quoi on peut ajouter une legere connoissance de la Geometrie, qui rend ceux qui s'y appliquent, retenus & circonspects dans leurs jugemens ; qui leur enseigne à suivre dans la recherche de toutes sortes de vérités, une methode exacte ; & qui les accoutume insensiblement au travail de l'attention si necessaire dans les sciences, & dans les affaires. Il est encore plus important d'être instruit de la vraie Rhétorique, je veux dire, celle qui apprend non-seulement à bien parler, mais encore à persuader. Ce bel Art est quelquefois de grand usage en des occasions, où la force, le courage & la valeur seroient inutiles : il sert à s'insinuer avec adresse dans l'esprit des Princes & des Grands, à traiter avec les amis, les ennemis, &

les étrangers , à se rendre maître des
cœurs , & à tourner comme l'on veut
les esprits des Soldats & des Peuples.
La Philosophie n'est pas moins utile :
elle forme extrêmement l'esprit ; elle
l'éclaire , & lui donne plus d'étenduë.
La Logique , & la Métaphysique , le
rendent plus juste , & plus fin ; & la
Physique lui découvrant les secrets de
la nature , & lui faisant considerer la
beauté , l'ordre , l'enchaînement ad-
mirable des différentes parties de l'U-
nivers , le porte en même tems à ado-
rer l'Auteur d'un si merveilleux Ou-
vrage. L'étude des Langues doit pré-
ceder l'étude des Sciences plus serieu-
ses , excepté celle de la Morale , dont
on ne sçauroit trop-tôt apprendre les
principales règles. On ne doit pas né-
gliger les exercices du corps : ils en-
tretiennent la santé , rendent la con-
stitution plus forte , & donnent aux
actions exterieures un air libre , &
une certaine grace qui frappe d'abord
agréablement : ce qui n'est pas dans
le monde un petit avantage. Je ne
parle point ici des sciences propres de
chaque Etat : je suppose qu'un jeune

homme destiné à servir l'Eglise, s'instruit à fond de la Theologie ; un Homme de Robe, des Loix & des Coutumes ; & un Homme d'Epée, de tout ce qui regarde la Guerre.

§. V.

Quel doit être le but de ses Etudes.

LEs actions qui seroient bonnes d'elles-mêmes, changent de nature quand elles sont faites par un mauvais principe. L'étude est une occupation qui de soi est bonne & honnête ; mais il faut examiner par quel motif on s'y applique. C'est d'ordinaire ou pour acquérir de la réputation, ou pour se procurer quelque établissement avantageux, ou pour être utile au public conformément à l'ordre de la Providence, qui veut que chacun travaille selon ses forces, & selon les talens qu'il a reçû. Les deux premiers motifs sont mauvais : il vaudroit mieux ne pas étudier que de le faire par orgueil, ou par intérêt. Le troisième étant fondé sur la Loi naturelle, &

sur les principes de la Religion, est bon & digne d'un cœur noble. Ainsi ceux qui sont chargez de l'éducation des Enfans, doivent leur faire comprendre de bonne heure, que le tems de leurs études ne peut être bien employé, s'ils ne le raportent à la gloire de Dieu, à leur propre perfection, & à l'utilité de l'Etat ou de l'Eglise.

§. VI.

Du bon usage de la Science.

IL me semble que ceux qui sont élevez au-dessus des autres par leur naissance ou par leurs dignitez, devroient aussi les surpasser par l'étendue de leurs connoissances. Du moins on ne peut douter que la science ne soit fort utile à un Homme de Qualité, pourvû qu'il en sache faire un bon usage, & qu'au lieu de s'enorgueillir de ses lumières, il s'en serve à régler son cœur, & à perfectionner son esprit. Sur ce pied-là, quelque sçavant qu'il puisse être, il ne doit jamais faire hors de propos une vaine montre de son érudition, disputer avec cha-

leur sur des bagatelles , vouloir tout reduire à son sens , & parler d'un ton dogmatique ; ces manières pedantesques déplaisent extrêmement aux honnêtes gens. La connoissance des belles Lettres doit polir nos mœurs , & nous inspirer plus de douceur , de discretion & de retenue. Aussi voyons-nous qu'ordinairement les vrais Sçavans ont beaucoup de moderation , d'humilité , & de sagesse ; parce qu'à proportion qu'ils ont plus de lumières, ils connoissent mieux & leurs défauts, & leurs devoirs.

§. VII.

*Ce que l'on doit à ses
Parents.*

LES Loix de la Nature & de la Bienfaisance nous obligent de rendre à nos Parents le respect qui leur est dû ; de défendre leur honneur , & de soutenir leurs intérêts , quand nous le pouvons faire sans injustice. Outre que c'est un devoir , c'est encore un avantage considerable que de demeurer étroitement uni avec ses proches.

des Personnes de Qualité. 19

On ne voit gueres tomber en décadence les familles qui sont unies de la sorte : elles s'aident & se soutiennent mutuellement , soit par elles-mêmes , soit par leurs amis ; & cette bonne intelligence les maintient en honneur & en autorité. Quand même nos Parens n'auroient pas beaucoup de merite , la bienféance & la charité veulent que nous évitions de rompre avec eux ; que nous cachions leurs défauts autant qu'il est possible, & que dans l'occasion nous ne refusions pas de les servir.

§. VIII.

*Etre soumis aux Loix de
l'Etat.*

LE droit Divin , l'ordre de la société civile , le bien général des Peuples , demandent que chaque particulier se soumette aux Loix. Dans un Etat Monarchique les Sujets sont obligez d'honorer leur Roi , & de lui obéir ; & dans les Republiques , on doit être soumis aux Magistrats : c'est un devoir indispensable , & une Loi

reçûe de tout tems par toute la terre. Ce qui est autorisé dans un Etat par un long usage , ne doit être changé que pour des raisons & plus fortes que celles qui l'ont fait établir , & plus utiles au bien universel auquel chacun est obligé de concourir. Les nouveautés que des particuliers voudroient introduire dans l'administration d'un Royaume , seroient plutôt capables de le détruire que d'en affermir , ou d'en augmenter la puissance. L'Histoire est pleine d'exemples. qui prouvent cette vérité. C'est en vain que ceux qui se révoltent contre leurs Souverains , les accusent de violence & de tyrannie : l'ambition qui aveugle ces rebelles , les empêche de considérer que Dieu nous ordonne d'obéir aux Puissances qu'il a établies sur nous , quand elles abuseroient de leur autorité ; à moins que ce ne fût pour nous obliger à faire ce qu'il nous défend lui-même : Que les Loix Civiles ont toujours condamné la rebellion , quelque specieux prétexte qu'on ait pû lui donner : & qu'enfin il est constant par l'expérience de tous les siècles, que les hor-

ribles maux que causent les guerres civiles, & les révoltes des Sujets, sont sans comparaison plus grands que ceux qu'un Prince peu équitable fait quelquefois souffrir à son Peuple. Outre que s'il étoit permis aux particuliers de desobéir à leurs Supérieurs quand ils croiroient avoir droit de s'en plaindre, comme les rebelles supposent, il n'y auroit point de Société, ni de forme de Gouvernement qui pût subsister; puisque chacun trompé par ses passions, ne manqueroit jamais de raisons apparentes pour s'opposer aux Puissances les plus légitimes. Ainsi quelque mauvais usage que fassent de la souveraine autorité ceux qui en sont revêtus, que les Peuples demeurant dans les bornes du devoir & de l'obéissance, reconnoissent en cela Dieu irrité qui les châtie: & qu'ils le supplient, lui, qui tient en sa main les cœurs des Rois, de donner à leur Princes les vertus nécessaires pour gouverner avec autant de bonté que de justice. Heureux cependant l'Etat, où le Roi regarde ses Sujets comme ses enfans, & où ses Sujets le considé-

rent comme leur pere ! Heureux le Royaume, où le Prince ne s'applique qu'à procurer la felicité de les Peuples , & où les Peuples tâchent de répondre dignement aux soins que leur Souverain prend de leur bonheur ! Heureux donc le Païs, où l'on voit cette union parfaite , & cette admirable correspondance de tous les membres de l'Etat avec leur auguste Chef !

§. IX.

N'être attaché qu'au Roi.

CETTE Maxime n'est qu'une suite de la précédente. Car les Loix de l'Etat nous obligent d'obéir au Roi, & nous défendent tout engagement contraire à ce premier devoir. Or ceux qui se dévouent entièrement à quelque personne élevée au-dessus d'eux par son rang, ou par sa puissance , sont en danger de manquer de fidélité à leur Prince , lorsque les personnes à qui ils se sont attachez , en manquent elles-mêmes. C'est pourquoi les Sages ont toujours désapprouvé ces liaisons trop étroites , & ces

engagemens particuliers , qui en plusieurs rencontres se trouvent opposez à nos obligations naturelles. Il nous doit suffire de rendre aux premières Têtes de l'Etat les respects qui leur sont dûs , sans jamais nous donner à elles, de telle sorte que nous leur vendions , pour ainsi dire, nôtre liberté, dont le Roi seul est le maître. Ce n'est pas que je blâme en général l'attachement que l'on a pour les Grands. Car si cet attachement ne va point jusqu'à nous faire suivre aveuglement leurs passions criminelles, & qu'il n'ait rien de contraire à nos devoirs, on ne peut pas les condamner : mais il faut prendre garde si ces Grands sont eux-mêmes attachez & soumis au Souverain , & s'ils ne prétendent point par leur bienfaits nous faire entrer avec eux dans des engagemens qui ne puissent compatir avec l'obéissance qui lui est due. Que si nous reconnoissons qu'ils aient un dessein si criminel, c'est alors qu'il faut s'éloigner d'eux, & sacrifier généreusement à nôtre devoir, l'espérance de quelque avantage que ce puisse être. Il arive même que les pro-

messes flatteuses que font les Grands qui se rendent Chefs de parti, n'ont presque jamais leur effet; parce qu'au lieu de pouvoir faire du bien aux autres, ils tombent eux-mêmes dans toute sorte de miseres. Ils y précipitent ceux qui se sont attachez à leur fortune : & les uns & les autres recoivent enfin le juste châtiment qu'ils ont mérité. Soyons donc persuadez que quelques révolutions qui arivent dans un Royaume, il faut toujours s'attacher au Roi. & que c'est le parti le plus juste & le plus avantageux de tout.

§. X.

Contre ceux qui osent censurer le Gouvernement.

C E ne peut être que par une téméraire presumption que des Sujets trouvent à redire à l'administration de l'Etat, s'imaginant que les affaires publiques iroient mieux si elles étoient conduites selon leurs idées. C'est à eux à se soumettre aux Loix, & à se conformer aux Reglemens qui doi-
vent

vent être observez sans murmure , & sans opposition de leur part. La reformation des abus qui se glissent de tems en tems dans le Royaume , seroit sans doute à souhaiter : mais les moyens de la procurer sont si difficiles , que de l'entreprendre sans une autorité légitime, ce seroit plutôt travailler à ébranler la Monarchie qu'à y établir le bon ordre. Des Particuliers sont coupables, s'ils osent censurer le Gouvernement. Il n'appartient qu'au Roi , & à ses Ministres , d'examiner s'il y a dans l'Etat des desordres à corriger. Si cependant les Assemblées des Etats, qui se tiennent en divers lieux, découvrent quelque abus dans leurs Provinces , elles peuvent se servir de l'autorité que le Roi leur donne pour les reformer. Et quand leur autorité ne suffit pas , & que les desordres, dont il s'agit, tirent à conséquence , elles doivent en donner avis à Sa Majesté, afin qu'elle y remédie de la manière qu'elle jugera la plus avantageuse à son Peuple. Mais après tout ce qui pourroit être allegué, le Roi doit demeurer le maître. Et

quand même il n'accorderoit pas des demandes qui paroïtroient bien fondées , on doit se persuader qu'il n'en use ainsi que pour le bien de ses Sujets , & pour des raisons qui ne sont connues qu'à lui , & à son Conseil.

§. XI.

Contre les Auteurs des Troubles & des Conspirations.

ON peut juger par ces principes combien sont criminels ceux qui sous prétexte de demander la réformation de quelques abus , excitent des troubles dans l'Etat , & y causent par leur revolte ces desordres funestes qui l'ébranlent quelquefois , & même qui le renversent entièrement. Lorsque ces dangereux partis se forment , il se trouve des gens, qui pour se faire craindre , affectent de rendre leur fidélité suspecte , esperant que pour les retenir dans le devoir , on leur accordera les graces & les emplois qu'ils souhaitent. C'est une fausse politique,

& une méchante finesse, que d'employer ces moyens captieux, pour s'avancer à la Cour. L'expérience nous apprend qu'on ne réussit point par cette voye; & qu'au contraire il arrive presque toujours, qu'on se perd en la suivant. Ces raisons, & sur tout l'attachement à nôtre devoir, doivent nous obliger en toutes sortes d'occasions de rejeter constamment les propositions qui lui sont opposées, & d'éviter jusqu'aux moindres choses qui pourroient faire douter de nôtre fidélité. Quelques criminelles que soient les conspirations dont on vient de parler, elles le sont pourtant moins que celles qui s'attaquent à la Personne sacrée des Rois, & qui ne tendent à rien moins qu'à les détrôner. Les Chefs de ces factions détestables doivent être regardés comme des furieux, qui sacrifient tout à leurs passions, & comme les plus cruels ennemis de leur Patrie. Ces rebelles ont beau déclarer hautement qu'ils n'ont pris les armes que pour maintenir les Loix de l'Etat: ce prétexte usé n'est plus propre à tromper personne. Car après ce que tant d'ha-

biles gens ont écrit sur cette matière , on ne peut ignorer, que selon les Loix divines & humaines, chacun est indispensablement obligé d'être fidèle à son Prince , & qu'un Souverain légitime ne relève que de Dieu seul. D'où il suit, que ceux, qui bien loin de lui obéir, prétendent se mettre à sa place, ou la donner à un autre, sont condamnez par les Loix mêmes dont ils se vantent fausement d'être les Défenseurs. En France, en Angleterre , & dans presque tous les Royaumes du Monde , le Sceptre ne peut passer d'une main en une autre, que par droit de succession. Et le plus grand de tous les crimes que des Sujets puissent commettre, c'est d'entreprendre d'usurper la puissance Souveraine. Ainsi il faut avoir en horreur ces attentats sur l'autorité des Rois. Nous devons faire tous nos efforts pour leur conserver la Couronne, si l'on veut la leur enlever : & pour les maintenir sur le Trône au peril de nôtre propre vie. Il n'y a que cette union des fidèles Sujets avec leur Prince légitime, qui puisse empêcher la ruïne d'un Etat troublé par des guerres civiles , & qui

soit capable d'y établir la paix & la tranquillité.

§. XII.

*Moyens pour se faire
aimer.*

IL n'est rien de si avantageux dans le commerce du Monde, que de sçavoir se faire aimer. En effet, celui qui sçait se rendre maître des cœurs, entreprend peu d'affaires qui ne lui réussissent, parce qu'il trouve par tout des protecteurs & des amis. Mais comment entrer dans les cœurs, dira-t-on? il est si mal-aisé de les gagner. Pas tant que l'on se l'imagine. En premier lieu, l'honnêteté est un moyen très-propre pour cela. Elle rend l'esprit souple, docile, insinuant; elle nous empêche de choquer les autres; elle nous porte à nous accommoder à leur humeur autant que nôtre devoir le permet: la complaisance & les égards qu'elle nous fait avoir pour ceux avec qui nous vivons, nous concilie leur bienveillance: la sincérité sert aussi beaucoup à s'attirer l'amitié & la confiance de ceux que l'on pratique, pour-

vû que cette vertu soit accompagnée de prudence & de discrétion. Une humeur bienfaisante est encore une voye sûre pour aller au cœur. Du moment qu'un homme passe pour officieux & obligant, on se sent disposé à l'aimer, avant même que de le connoître, & sa présence achève ce que sa réputation avoit commencé. A ces divers moyens ajoutons-en un, qui les enferme tous en quelque sorte. Voulez-vous vous faire aimer des autres, aimez-les vous-même le premier ; témoignez-leur de l'attachement, & de l'estime. Le plaisir d'être aimé est si doux, qu'on ne peut s'empêcher d'aimer à son tour, & de favoriser la personne qui nous le cause. Voilà quelques moyens généraux qui sont de grand usage pour s'insinuer dans les cœurs. Peu de gens les mettent en pratique, peu de gens aussi en sentent les heureux effets. Je ne marque point les moyens particuliers dont on peut se servir pour se faire aimer des hommes ; cela dépend de leur âge, de leur humeur, de l'état de leurs affaires, & des différens caractères de leur esprit. J'ajoute seulement qu'ils ont

presque tous un foible, ou une passion dominante par où il est facile de les gagner : mais comme cette passion est ordinairement déréglée, on ne doit point être assez lâche pour les flatter par cet endroit, afin d'obtenir d'eux ce qu'on souhaite. Car ce seroit violer cette Loi de l'honneur, appuyée sur les principes de la Morale Chrétienne, qu'il n'est jamais permis d'employer des moyens illicites, quand même ce seroit pour réussir dans les entreprises les plus justes.

§. XIII.

*De la haute Naissance,
& de la Réputation.*

IL vaudroit beaucoup mieux pour un Homme de Qualité qu'il eût perdu la vie, que de perdre l'honneur par quelque action honteuse, ou criminelle. Plus son extraction est illustre, plus il est coupable, s'il dégénère de la vertu de ses Ayeux. Les grands biens, les dignitez, la haute naissance, qui relèvent le mérite des personnes qui sont déjà en estime, ne ser-

vent qu'à augmenter la confusion & la honte de ceux qui se sont perdus de réputation par leurs desordres. A quoi pensent donc tant de gens qui se piquent d'être de *Qualité*, en même-tems qu'il vivent d'une manière peu Chrétienne, & peu digne d'un honnête homme ? Croyent-ils que l'honneur soit un bien héréditaire, & que la gloire de leurs Ancêtres réjallira sur eux, tandis qu'ils les deshonnorent en quelque sorte par leurs vices ? La vraie Noblesse, & la vraie Grandeur, est celle de l'Ame : & si les Gentilshommes sont préférez aux Roturiers, c'est parce qu'on suppose qu'ils ont des qualités dignes de leur naissance illustre. La droiture, la générosité, le courage, la valeur, la fidélité pour leur Prince, le zèle pour le bien de l'Etat, sont les Caractères qui doivent les distinguer. C'est par la pratique de ces vertus qu'ils peuvent rehausser avantageusement l'éclat de leur origine, & surpasser la gloire de leur prédécesseurs. Mais ils doivent se souvenir qu'une seule mauvaise action suffit pour détruire tout ce qu'on avoit acquis

de réputation en plusieurs années. Quel malheur de perdre un bien si précieux pour s'abandonner aux mouvemens desordonnez de quelque passion violente ! Si les jeunes gens considéroient combien la bonne réputation est avantageuse, ils en seroient sans doute beaucoup plus retenus & plus sages. Qu'ils sachent donc qu'en ce tems-ci, c'est par elle que l'on gagne les bonnes grâces du Prince, & que l'on s'avance à l'Armée & à la Cour; que c'est elle qui donne cours au mérite, & qui le fait honorer par tout; que c'est par elle enfin, qu'on se fait des amis, & qu'on est regardé favorablement de tout le monde. Au contraire, un malhonnête homme, & qui passe pour tel, est haï & méprisé; on le fuit, & personne ne veut entrer en commerce avec lui. Il ne doit point prétendre à la faveur du Prince, ou des Ministres: on n'a garde d'avancer celui qu'on n'estime pas, & dont par conséquent on se défie. Ainsi il n'y a point de grâces, point d'emplois à espérer pour un homme sans honneur. S'il a de grands biens, quelques mi-

ferables esclaves de l'interêt s'attachent peut-être à lui : mais il n'aura jamais d'ami véritable, & il se verra banni pour toujours de la société des honnêtes gens.

XIV.

Du choix d'un Etat.

C'EST une action de dangereuse conséquence, que de choisir trop à la hâte un état pour tout le cours de la vie. Vous ne devez vous déterminer là-dessus qu'après avoir bien examiné vos inclinations, vos forces, vos talens : & considérez ensuite si vous êtes capable de remplir tous les devoirs attachez à la profession que vous voulez embrasser, & si vous pourrez supporter le travail & la peine qui s'y rencontrent. Prenez conseil en cette occasion d'une personne sage & éclairée ; découvrez-lui avec confiance vos sentimens les plus secrets. Comme le choix d'un état est la plus grande affaire de la vie, votre premier soin doit être de consulter Dieu là-dessus, & de lui demander sa grace ; car sans

cette divine lumière vous ne pouvez connoître quel est l'emploi que la Providence vous a destiné. Chacun doit sur tout se défier de soi-même, & s'observer de bien près; parce qu'il est à craindre que selon la pernicieuse coutume de ce siècle, nôtre panchant naturel ne nous porte à nous déterminer sur ce choix important que par des considérations humaines, sans nul égard pour le salut. Que l'amour propre n'ait donc aucune part à la résolution que vous prendrez dans une conjoncture si délicate. Cependant & après avoir examiné toutes choses, vous ne reconnoissez point, que Dieu vous apelle à une autre condition, vous devez demeurer dans celle où il vous a fait naître. Disposer autrement de soi sans vocation, faire des vœux, changer d'habit, & de façon de vivre, c'est plutôt chercher en vain à calmer ses inquietudes, que travailler solidement à son bonheur. Quand on passe d'une condition à une autre, on risque toujours beaucoup, à moins que cela ne se fasse selon les règles de la véritable sagesse. Ainsi gardez-vous

bien de changer d'état par caprice ou par passion. Un pareil changement n'est jamais heureux, & l'on en fait une longue pénitence, si la raison éclairée par la Foi ne le juge avantageux & nécessaire.

X V.

*Etre vigilant, appliqué,
laborieux.*

L'APPLICATION est nécessaire pour faire bien tout ce que l'on fait. Si les grands Génies, quelque attentifs & quelque habiles qu'ils soient, ne sont pas toujours heureux dans leurs entreprises: quel succès peut attendre un esprit moins éclairé qui ne s'applique pas fortement à faire réussir ses desseins? Un homme qui veut s'avancer, trouve mille obstacles en son chemin. Ses envieux s'opposent à son élévation; ses concurrens s'empressent pour obtenir le poste où il aspire; Ceux qui le précédent veulent empêcher ses progrès; ceux qui le suivent font leurs efforts pour l'atteindre; ceux qui marchent avec lui tâchent de le devancer:

le moyen de vaincre tant d'ennemis à moins que d'avoir beaucoup de vigilance ? D'ailleurs nous vivons dans un siècle où rien ne plaît que ce qui est excellent & parfait en son genre: tout ce qui n'est que mediocre est méprisé, ou peu estimé. Or quelque génie qu'on puisse avoir, il est presque impossible d'exceller, en quoi que ce soit, sans une application extreme. C'est donc se flater que de croire devenir habile homme, si l'on n'est résolu de travailler beaucoup, & constamment.

XVI.

Des premières entreprises.

C'EST une maxime commune, mais très utile, qu'il faut prendre de justes mesures avant que de rien entreprendre, en sorte qu'on n'ait rien à se reprocher s'il arrive un mauvais succès. J'ajouté qu'on doit faire tous ses efforts pour venir à bout des premières entreprises où l'on s'engage. C'est bien souvent là-dessus que roulent la fortune & la réputation d'un homme qui commence d'être employé. S'il ne réussit pas la première fois, on

présume que c'est faute de jugement & de conduite; de sorte qu'on ne lui confie point d'emploi considérable, où il puisse se signaler. A l'Armée, par exemple, c'est un étourdi, dira t'on, il se fit battre mal à propos en telle rencontre: sa témérité feroit sans doute échoïer. l'entreprise dont il s'agit maintenant : ainsi il en faut donner le soin à un autre qui soit plus sage que lui. Voilà comme on parle. Cependant ce jeune Officier que l'on blâme, n'est nullement coupable de la faute qui lui est imputée: il a très bien fait son devoir. N'importe: s'il a manqué son premier dessein, on ne laisse pas de l'accuser d'imprudence. Or puis qu'on est quelquefois assez injuste pour condamner ceux même, qui n'ont point fait de faute; quelle indulgence aura-t'on pour celui qui dans son premier emploi ne se comporte pas bien ? Les premières impressions qu'on donne de soi, durent si longtems, qu'un jeune homme ne sçauroit prendre trop de précautions pour bien commencer, & pour faire concevoir d'abord une opinion avantageuse de sa conduite.

*Par quelle voye on doit s'
attirer l'estime des Princes
& des Grands.*

Il est aussi glorieux d'acquiescer l'estime des Princes par de belles actions, qu'il est honteux de gagner leurs bonnes grâces par de lâches complaisances. Un Gentilhomme doit se soutenir auprès d'eux avec honneur, sans qu'aucun intérêt puisse l'obliger à rien faire qui soit indigne de sa qualité. Outre les services qu'il rend aux personnes d'une si haute naissance, il faut encore qu'il ait beaucoup de respect & de déférence pour elles: Il doit leur dire sincèrement les vérités qu'on leur cache, & qu'il leur importe de sçavoir, les leur apprendre pourtant avec la circonspection & les égards nécessaires, & leur faire connoître en toutes rencontres combien il est attaché à leurs véritables intérêts. Celui qui tient cette conduite, est rarement disgracié: parce que ses actions se justifient d'elles-mêmes.

mes. Il est v. i. que la sincerité choque quelquefois: cependant lorsqu'elle est accompagnée de respect & de discrétion, & soutenue par une vertu solide, les Princes & les Grands qui sont naturellement généreux, l'estiment plus qu'on ne pense. Au contraire, une flatterie outrée leur déplaît: Ils méprisent les flatteurs comme des âmes basses à qui les lâchetés ne content rien quand il s'agit de leur fortune: & ils savent parfaitement distinguer un honnête homme, sur lequel ils peuvent compter, d'avec un Courtisan, qui n'a d'attachement pour eux qu'autant que son intérêt l'y engage. Ce n'est donc pas un moyen propre à se faire estimer des Grands, que de ramper en leur présence, & d'avoir pour eux des complaisances criminelles. Un homme qui les honore, & qui les sert dans l'occasion, mais qui est droit, sincère, & qu'aucune considération ne peut détacher de son devoir, leur plaît d'avantage, & ils l'avancent plus volontiers.



XVIII.

Des avantages de la véritable Amitié.

POUR juger des avantages qu'on peut tirer d'une amitié solide, il suffiroit, ce me semble, de considérer l'état d'un homme qui n'a point d'amis. Il est comme étranger au milieu de sa Patrie; & lors qu'il a besoin d'appui, de conseil, d'assistance, il ne trouve personne sur qui il puisse compter, & dont il ait lieu d'attendre du secours. Si quelque bonheur lui arrive, il n'en est gueres plus content, parce qu'il a le déplaisir de voir qu'on ne prend nulle part à ce qui le regarde; & s'il tombe en quelque disgrâce il a d'autant plus de peine à la supporter qu'il se trouve obligé d'en soutenir lui seul tout le poid, ce qui n'est pas possible à l'homme. Mais un ami fidèle partage avec nous & nôtre joye & nôtre douleur: il nous console dans nos déplaisirs, il relève nôtre courage abbatu, & il soutient généreusement par son credit & par ses biens, nôtre

42 *La véritable Politique*

fortune chancelante. Ses conseils nous font d'une grande utilité dans nos affaires; & ses sages avis nous portent à rectifier ce qu'il y a de mauvais dans nos mœurs, & d'irregulier dans nôtre conduite. Mais sans m'arrêter plus long tems à marquer tous les bons offices qu'on peut recevoir d'un ami, que ne pourrois-je pas dire du plaisir que l'on goûte dans l'amitié considérée en elle-même. Il est certain qu'un des plus grands contentemens de la vie c'est d'aimer, & d'être aimé. Rien n'est si agréable que cette union de volontez, & cette conformité de sentimens, qui se trouve entre deux vrais amis. Et qu'y a-t il de plus doux que cette confidence reciproque & sincere, qu'ils se font l'un à l'autre de leurs pensées les plus secretes. Ce n'est encore là qu'une legere idée des avantages & des douceurs d'une véritable amitié. On ne scauroit les exprimer d'une manière assez vive ni assez forte; & il faut avoir aimé pour les bien concevoir.



X I X.

Du choix d'un Ami.

SI les avantages d'une sincere amitié sont considerables , les perils où nous expose un faux ami ne sont pas moins grands. Outre que ses fautes nous sont en quelque sorte attribuées, il nous engage dans de mauvaises affaires, & nous fait tomber dans les mêmes malheurs où le jette sa mauvaise conduite. Il est donc important de ne se lier d'amitié qu'avec un homme qui ait les qualitez necessaires pour être un ami veritable. La première & la plus essentielle de ces qualitez, c'est la Piété: sans elle l'amitié la plus étroite ne peut longtems subsister, parce qu'elle n'a point de fondement solide; & des passions contraires mettent bien-tôt la division entre ceux, qui ne sont unis que par intérêt, ou par quelque autre motif encore plus mauvais. Que l'ami, que nous choisirons , soit, outre cela, sage & éclairé: la pieté sans prudence ne se soutient pas dans le monde Il doit aussi avoir le cœur tendre, mais

44 *La véritable Politique*

ferme & généreux; être civil, modeste, liberal, maître de ses passions, attaché à ses devoirs ; en un mot , il doit être parfaitement honnête homme. Si nous avons nous-mêmes ces belles qualitez, nous demeurerons toujours unis avec un ami de ce caractère, & une amitié si pure ne contribuera pas peu à nôtre bonheur. Mais où trouver un tel ami ? J'avovë qu'il est mal aisé que tant de vertus se rencontrent en une seule personne. Et après tout, pourvû qu'elle ait les principales vertus, dont on vient de parler: la pieté, la prudence, l'honnêteté, l'attachement à ses devoirs, il faudra se résoudre à supporter ses foiblesses. Car comme nous avons chacun les nôtres, & que nous souhaitons qu'on nous les pardonne, il est bien juste que nous ayons à nôtre tour quelque indulgence pour les petits défauts de nos amis, qui d'ailleurs ont beaucoup de mérite.

X X.

*Du bon & du mauvais
usage du tems.*

UN des plus surs moyens dont on puisse se servir pour goûter quelque repos en cette vie, & pour être heureux après la mort, c'est de bien employer le tems. Pour cela, voici, ce me semble, ce que l'on doit faire. Il faut s'occuper à l'étude, chacun selon ses veuës & sa condition; lire avec choix & avec méthode; méditer à loisir; aimer la vérité, & la suivre en toutes choses. On doit consulter souvent les personnes éclairées: travailler à connoître les hommes en général, & soi-même en particulier: s'instruire parfaitement de l'état que l'on veut embrasser; & quand une fois on y est engagé, s'en acquiter avec exactitude. Mais comme ce qui n'est pas fait par un bon principe ne sauroit nous procurer un solide bonheur, nôtre soin principal doit être d'aimer Dieu, de le servir avec fidélité, & de rapporter toutes nos actions à sa gloire. Ceux qui employent ainsi leur tems ne s'ennuyent jamais: ils vivent dans une grande tranquillité: ils se remplissent l'esprit de quantité de belles & utiles connoissances, qui les occupent agréa-

blement quand ils sont seuls ; qui les rendent nécessaires à leur Patrie ; qui servent à régler leurs mœurs & leurs affaires, & qui leur attirent par là l'estime de toutes les personnes de mérite. Au contraire, on n'a que du mépris pour ceux qui fuyant un travail utile & honnête, ne s'occupent qu'à la recherche de leurs plaisirs. Comme ces sortes de gens vivent dans une profonde ignorance de leurs devoirs, & qu'ils ne font nulle reflexion sur eux-mêmes, ils s'engagent insensiblement dans la débauche, qui après avoir corrompu leur cœur, corrompt aussi leur esprit, & les porte à l'impiété & au libertinage. En sorte que leur vie, d'inutile qu'elle étoit au commencement, devient ensuite criminelle, & presque toujours malheureuse. Puis donc que les suites d'une lâche oisiveté sont si funestes, & que d'ailleurs le bon usage qu'on fait du tems produit de si grands biens, n'est-ce pas une chose surprenante que la plupart des hommes le comptent pour rien ; qu'ils ne cherchent qu'à le perdre, & qu'ils puissent se résoudre à passer leur vie sans

rien faire pour Dieu, pour le public, ni pour eux-mêmes. Ne soyons pas assez imprudens pour commettre une si grande faute: elle est irreparable, & le repentir en est éternel.

X X I.

Parler peu, écouter les autres.

LES hommes veulent briller dans les conversations : ils aiment à faire paroître ce qu'ils ont d'esprit & de science, & ainsi ils souhaitent fort qu'on les écoute : delà vient que si vous parlez peu, & que vous soyez attentif à ce que disent les autres, vous leur plairez infailliblement. Il semble que celui qui parle beaucoup, regarde ceux avec qui il s'entretient comme des ignorans qu'il veut instruire. Aussi les grands parleurs passent-ils pour gens qui ont bonne opinion d'eux-mêmes. On les évite avec soin, parce qu'ils fatiguent par leurs longs discours, par leurs fréquentes redites, & par le détail ennuyeux dans lequel ils descendent. Un homme d'esprit & qui

sait vivre . écoute avec attention ce que l'on dit : il parle peu ; mais toujours à propos, fort réservé, sur tout à dire ce qu'il pense sur les matières délicates. De cette sorte sans déclarer son sentiment, à moins que la prudence ne le lui permette, & que la bienfaisance ne l'y engage, il apprend celui des autres, il découvre quel est le caractère de leur esprit, & de plus il évite les fautes dans lesquelles tombent ordinairement les personnes qui parlent trop.

XXII.

Des Duels.

IL est étonnant, que la barbare coutume de se battre en Duel, ait duré si longtems en France. Quelle fureur de s'égorger pour un démêlé particulier, & souvent pour des bagatelles ? On ne peut sans horreur envisager les suites funestes de ces actions inhumaines. Celui qui se porte à cette extrémité perd tous ses biens ; il est contraint de sortir du Royaume, & de se separer pour jamais de tout ce qu'il a de plus cher. Il hazarde sa vie qu'il
peut

peut perdre dans le combat, s'il y succombe; ou ser un échafaut, s'il en échape. Enfin, pour comble de malheur, il perd son ame s'il est tué en cette occasion. C'est pour conserver son honneur, dira quelqu'un, qu'on s'expose à tous ces perils? Faux & impie prétexte! Quoi donc, au milieu d'un Royaume Chrétien, les gens du monde oferont-ils dire qu'ils conservent leur honneur en violant le premier & le plus indispensable de tous les devoirs, qui est d'obeïr à Dieu? Persuadez, qu'il est glorieux d'exécuter les ordres du Prince, peuvent-ils croire sans un étrange égarement d'esprit, qu'il soit honteux d'accomplir la Loi du Souverain des Rois, en lui sacrifiant des ressentimens qui sont si souvent injustes. Mais laissons la Loi divine à part: le Monarque, ou plutôt le Heros qui regne en France, ignore-t'il en quoi consiste la véritable bravoure? Cependant il tient pour généreux & pour braves ceux, qui soumis à ses volontez, n'entreprennent point de se faire justice par les armes; & il se réserve à lui-même, ou renvoye aux plus

éclairéz de l'Etat sur ces matières la connoissance des injures, pour en ordonner la réparation. Ainsi l'honneur de ceux qui ne se vangent point, est à couvert, puisque le Prince en est le garant. De plus, les personnes judicieuses approuvent la sage conduite de ceux qui étouffent leur ressentiment pour obéir à DIEU & au Roi. Car elles savent, que s'abandonner à la colere & à l'ardeur de se vanger, c'est une action toute animale: mais que sçavoir se moderer, être maitre de ses passions les plus vives, c'est le propre d'une grande ame. En faut-il davantage pour faire concevoir quel est le crime & l'aveuglement de ceux, qui osent encore renouveler les Duels déjà presque abolis ? Que personne donc n'imité ces téméraires : mais que le triste souvenir de tant de braves gens qui ont péri sans honneur dans ces combats défendus, & l'image du danger où l'on s'expose par-là, arrête ceux qui se laissent emporter aux mouvemens impetueux de la colere & de la vengeance, & les empêche de se précipiter dans l'excez des malheurs,

qui font les suites ordinaires de ces criminelles actions.

§. XXIII.

Rendre aux Ministres les honneurs qu'on leur doit.

RAMPER servilement devant les Ministres & devant ceux qui sont en credit, c'est une bassesse: les mépriser, c'est une fierté blâmable: censurer leur conduite, c'est une témérité dangereuse; puisque par là on s'attire leur indignation, & on s'expose à leur ressentiment; dont l'effet est d'autant plus à craindre, qu'ils peuvent plus facilement nuire à leurs ennemis. Entre ces extrémitéz vicieuses, il y a un milieu qu'il faut tenir: c'est d'avoir pour ceux qui sont les dispensateurs des graces du Prince, & qui lui aident à soutenir le poids des affaires, toute la deference & tout le respect qu'ils doivent raisonnablement attendre des personnes de Qualité. Un homme de naissance peut aussi, sans trop s'abaisser, tâcher d'aquerir leurs bonnes graces, & ne pas négliger les avantages

qu'il croit pouvoir retirer de leur protection, pourvû néanmoins que ce soit par des voyes légitimes. S'il arrive même qu'il reçoive d'eux quelque bienfait, les loix de l'honneur l'obligent de leur en témoigner dans l'ocasion sa reconnoissance, autant que ses premiers devoirs, & le service du Roi peuvent le lui permettre.

§. XXIV.

De l'amour des plaisirs.

IL se trouve des gens qui s'abandonnent à leurs plaisirs avec un tel emportement, qu'ils ruinent leur santé, jusqu'à perdre quelquefois la vie par leurs débauches. De tels gens, sont-ils Chrétiens, puisque pour satisfaire leurs passions déréglées, ils violent toutes les Loix de la Religion ? Sont-ils raisonnables, puisque dans l'usage des plaisirs, ils passent les bornes que leur prescrit la raison ? Peut-on dire même qu'ils soient hommes, puisque par leurs excez criminels ils se deshonnorent & s'abrutissent; & qu'ayant moins de retenue que le reste des animaux, ils sont

en quelque sorte inferieurs aux bêtes les plus viles , qu'on ne voit jamais rien prendre au-delà de ce qui est nécessaire à leur conservation. Pour ne pas tomber dans de si étranges dérèglemens, usons modérément & sans passion des plaisirs, que la raison & la loi divine permettent. N'attachons point notre cœur à ces plaisirs passagers & frivoles, qui ne peuvent nous rendre heureux ; mais plutôt rapportons-en le légitime usage à la gloire de Dieu qui est nôtre fin. Ainsi nous conserverons trois grands biens que la débauche nous feroit perdre: je veux dire, la pureté des l'ame, la santé du corps, & la liberté de l'esprit.

§. XXV.

S'étudier soi-même.

L'AMOUR propre est un menteur, dit-on: chacun se flate & s'estime plus qu'il ne vaut. Cela est vrai: mais que s'ensuit-il de là ? Qu'il faut nous étudier nous-mêmes; c'est-à-dire, nous examiner à fond, & sans prévention. Cet examen nous fait connoître le ca-

raçtere de nôtre esprit , & la disposition de nôtre cœur; & cette connoissance, nous est très-avantageuse: elle nous sert à faire valoir nos talens, à corriger nos mauvaises inclinations, à nous défaire de nos vices , & à perfectionner nos vertus. Tel seroit un homme accompli, & pourroit facilement avancer sa fortune, s'il n'avoit un défaut considérable, duquel il ne s'aperçoit point , parce qu'il ne rentre jamais en lui-même pour voir ce qui s'y passe. Nous devons aussi faire beaucoup de réflexion sur nos actions; sur celles que nous avons déjà faites, pour nous mieux conduire à l'avenir; & sur celles que nous devons faire pour régler les circonstances , & pour en prévoir toutes les suites. Il coûte quelquefois d'agir par humeur ou par passion, & un caprice ou une négligence nous cause un fort long repentir. Il est encore très-utile de remarquer ce que chacun fait de bien, & de mal; la sagesse des uns nous sert de modèle, & la mauvaise conduite des autres nous fait songer à rectifier ce qu'il y a de defectueux dans la nôtre.

*Avoir commerce avec les
sages & les habiles gens.*

NOUS naissons tous dans une ignorance profonde & universelle. Les études qui nous occupent pendant la jeunesse, éclaircissent un peu ces épaisses ténébres dont nôtre esprit est envelopé. Nous acquerons ensuite par l'usage du monde un petit nombre de connoissances qui nous font garder quelque ordre dans nôtre conduite. Mais ce peu de connoissances ne suffisent pas à un Homme de Qualité, qui peut parvenir aux plus hautes places. Combien de choses lui reste-t'il encore à sçavoir dans les sciences spéculatives, & dans son propre métier, dans la Morale, dans l'Histoire, dans la Politique. Il n'a ni assez de loisir, ni peut-être assez d'esprit pour apprendre par lui-même ce qu'il y a d'utile & d'agréable en tout cela. Que fera-t'il donc pour s'en instruire ? Il entrera en société avec les personnes les plus éclairées. Il aura même chez lui

56 *La véritable Politique*

quelque homme habile , qui par un long & pénible travail ayant acquis une érudition très-étendue , lui apprendra insensiblement dans des entretiens familiers ce que ces diverses sciences renferment de plus beau & de plus nécessaire. Un Grand qui suit cette maxime ne peut manquer de servir utilement l'Etat, & d'acquiescer de la réputation. Car le commerce qu'il a avec les sçavans, les sages, & les plus grands Génies, ne lui laissent presque rien ignorer. Et comme il se remplit l'esprit de tout ce qu'ils sçavent de meilleur, chacun dans leur profession , il paroît, selon les diverses occasions qui se présentent, excellent Orateur, sçavant Philosophe, sage Jurisconsulte, judicieux Politique , Capitaine expérimenté; en un mot, habile en toutes choses.

§. XXVII.

*Avoir de plusieurs sortes
d'Amis.*

ENTRE toutes les maximes de la véritable Politique, celle-ci n'est

pas une des moins utiles. En effet , un homme qui vit à la Cour ou dans le grand Monde, a besoin de mille secours differens : de bons conseils pour se conduire avec prudence; d'avis salutaires pour se corriger de ses défauts ; d'argent pour fournir à des dépenses nécessaires ; de faveur pour s'avancer, ou pour se maintenir dans le poste qu'il occupe. Il lui faut des gens qui le divertissent dans ses déplaîsirs, qui le consolent dans ses disgrâces, qui le rassurent dans ses craintes: d'autres qui louent son mérite , qui l'informent des desseins de ses ennemis, qui prennent son parti contre eux, qui l'aident dans ses entreprises, &c: Or il est très-difficile qu'une seule personne puisse lui rendre tous ces services; car encore qu'elle en eût la volonté, souvent elle n'en auroit pas le pouvoir. Il est donc nécessaire d'avoir des amis de toute espèce, excepté celle des malhonnêtes gens. Les secours que l'on ne peut tirer de l'un, un autre les donne, & ce que chacun en particulier ne pourroit pas faire, tous ensemble en viennent à

bout. Quand je dis qu'il faut avoir de diverses sortes d'amis, je ne prétens pas qu'on doive lier une étroite amitié avec plusieurs personnes. Je veux dire seulement, qu'il faut tâcher par des manières civiles & obligeantes, & sur tout par de bons offices, de se concilier l'affection de ceux que l'on pratique; en sorte que dans l'occasion on puisse se fier à eux, & compter sur leur bienveillance.

§. XXVIII.

Des grands desseins.

LES grands desseins sont pour l'ordinaire si périlleux & si difficiles à exécuter; il faut tant de génie, de capacité, de prudence & de fermeté pour les bien conduire, qu'il n'y a que les hommes extraordinaires qui puissent en venir à bout. Pour acquérir l'intrepidité, qui est particulièrement nécessaire en ces occasions dangereuses, & qui n'est pas moins un effet de la force de la raison, qu'une qualité naturelle, on doit s'acoûtumer de bonne heure à prendre des résolutions hardies; à soutenir, sans trembler, la

vûë du péril ; à ne se point étonner des difficultez que l'on rencontre, ni des accidens qui arrivent, afin que lorsqu'il s'agira de quelque chose de grand, comme de remettre la Couronne sur la tête des légitimes Souverains, de défendre la Religion, on ait la force de concevoir, d'exécuter, & de faire réussir des desseins si généreux. L'Histoire nous fournit d'éclatantes preuves de l'utilité de cette Maxime : car elle nous fait voir que quand les affaires semblent desespérées, que la crainte est générale, & la consternation universelle : un seul homme qui est prudent, courageux, & intrépide, peut redonner cœur à toute une Armée, & même à des Peuples entiers, relever leurs espérances, chasser les ennemis de l'Etat, y rétablir la paix & la tranquillité, & en augmenter la gloire & la puissance.

§. XXIX.

Ne rien affecter.

LE S manières affectées, bien loin de réhausser le lustre de la beauté,

en diminuent l'éclat, & donnent aux personnes les mieux faites un air contraint, qui est toujours désagréable. A quoi bon se gêner pour plaire ? Les graces ne sont pas comme les fleurs qu'on fait naître là, où l'on veut : c'est la nature qui les donne, & on ne les peut avoir malgré elle. Comme les yeux de l'esprit sont plus fins & plus délicats que ceux du corps, la moindre apparence d'affectation les blesse, & rien ne leur plaît tant, que ce qui paroît simple, aisé, naturel, & sans artifice. Il faut suivre son génie, & ne jamais s'en écarter. C'est ce qui fait le plaisir qu'on trouve dans le commerce des honnêtes gens. Les uns ont pour partage la solidité du jugement : les autres, la beauté de l'esprit : il y en a qu'on aime à cause de la douceur de leurs mœurs ; d'autres plaisent par leur vivacité & par leur enjouement. Si ceux qui ont ces belles qualitez en affectoient d'étrangères, qu'ils croiroient leur convenir mieux, ils se rendroient en quelque sorte ridicules. Que chacun conserve donc le caractère qui lui est naturel, persuadé qu'il cessera

de plaire, du moment qu'il le quittera pour se revêtir d'un autre. Ce n'est pas que si l'on a quelques défauts à l'esprit ou au corps, il ne soit à propos de les cacher, & de les corriger si l'on peut, du moins ceux de l'esprit : mais on ne doit jamais rechercher des agrémens que l'on n'a pas naturellement : puis qu'il est certain qu'une personne est d'autant moins aimable, qu'elle tâche avec plus de soin de le paroître. Cette maxime s'étend jusqu'aux vertus, à qui l'affectation fait perdre tous leurs charmes, & tout leur mérite.

§. XXX.

Connoître le génie du siècle.

QUOIQUE les hommes de tous les tems soient semblables en bien des choses, ils ne laissent pas de différer en beaucoup d'autres; & l'on peut aisément remarquer de la différence entre nos mœurs & celles de nos ancêtres. Tel ancien Courtisan étoit habile dans le commerce du grand monde, qui maintenant y seroit bien embarrassé. Car il en est de la Cour considérée sous

divers regnes , comme des Comedies : l'amour & l'ambition entrent dans toutes les pièces de theatre, cependant les intrigues en sont différentes; & les Heros ou les Amans n'arivent pas tous à leurs fins par les mêmes routes. Ainsi l'ambition, l'amour, & les autres passions regnent toujours à la Cour: mais on n'y tient pas la conduite qu'on y tenoit autrefois. Outre que les gens y sont aujourd'hui plus habiles & plus fins, on y suit aussi d'autres maximes. Nous devons donc étudier les coûtumes, les manières & le génie de nôtre siècle: non pas pour pouvoir contenter des passions criminelles, mais pour mieux ménager les esprits, pour connoître le tour, qu'il faut donner maintenant aux affaires, pour pénétrer les secrets motifs, que peuvent avoir les personnes avec qui nous traitons; enfin pour découvrir par quelles voyes on peut se mettre bien avec tout le monde, & venir à bout de ses desseins.

§. XXXI.

*Sçavoir s'occuper utilement
lors qu'on est seul.*

L'AVERSION qu'on sent pour la solitude, est le plus souvent une marque de la petitesse de l'esprit, ou du dérèglement des mœurs. Il y a cependant une infinité de gens qui ne peuvent être seuls une demie heure sans s'ennuyer : comme ils ne savent à quoi employer le tems, ils s'inquiètent & se chagrinent; la tristesse les fait, & ils sont à charge à eux-mêmes : mais les esprits solides savent mettre à profit tous les momens de leur vie, & ne sont jamais plus utilement occupez, que quand ils sont seuls. C'est alors qu'ils forment des projets avantageux : qu'ils entrent dans le détail de leurs affaires ; & qu'ils songent aux moyens de servir leurs amis ; de se défendre de leurs ennemis, de réussir dans leurs entreprises, de bien remplir leurs devoirs ; enfin c'est alors qu'ils font mille importantes réflexions sur leur conduite & sur celle des autres. Après cela s'il leur reste du tems, ou ils s'occupent à la lecture des livres qui plaisent & qui instruisent également ; ou ils s'exercent dans quelque art ingénieux & noble, ou ils cultivent celle

de toutes les sciences pour laquelle ils ont le plus de talent. L'expérience fait voir, combien il nous est avantageux de profiter ainsi du loisir que nous laissent nos affaires. Pour moi, je puis assurer que la pratique de cette maxime est une des choses, qui contribuent le plus à nôtre bonheur.

§. XXXII.

Ne point juger des entreprises par les événemens.

LA fortune peut faire échoüer nos desseins les mieux concertez : mais elle ne scauroit nous dérober la gloire d'avoir agi selon les règles de la prudence. Il suffit qu'un habile homme n'aye rien oublié dans ses entreprises : les bons ou les mauvais succès ne doivent ni augmenter, ni diminuer les louanges qu'il mérite. Il est vrai que la plûpart des gens en jugent bien autrement : les événemens heureux ou malheureux sont les seules choses qui les déterminent à approuver ou à condamner la conduite qu'on a tenuë. Incapables qu'ils sont de pénétrer le fond

des affaires, ils n'en jugent que par ce qui frappe les sens: mais les personnes judicieuses vont plus loin. Instruites par l'expérience, que la fortune rompt assez souvent les plus justes mesures, elles savent distinguer ce qui n'est qu'un effet de son caprice, d'avec ce que la prudence a produit ou dirigé; & quelquefois elles trouvent qu'on a fait de grandes fautes dans une entreprise dont le succès a été favorable, en même tems qu'elles découvrent beaucoup de sagesse dans une autre qui n'a pas réussi. Cependant celui qui vient heureusement à bout de ce qu'il prétendoit, est loué & estimé, quelque imprudent qu'il puisse être; & celui qui avec toute son adresse & toutes ses précautions, n'a pas été heureux dans l'exécution de ses desseins, est accusé de témérité ou de négligence. Telle est l'injustice de la plupart des hommes; ils approuvent ce qui doit être condamné, & ils condamnent ce qui devrait être approuvé. Qu'une censure si mal fondée ne nous fasse pourtant pas perdre courage: mais plutôt que le témoignage de nôtre conscience, le

jugement avantageux que portent de nos actions, ceux qui sont éclairés & équitables ; & plus encore la soumission à la volonté de Dieu, qui ordonne ou permet tout ce qui nous arrive, ayant assez de force pour nous soutenir dans les événemens fâcheux.

§. XXXIII.

Ce que l'on doit à un Ami.

COMME il n'y a point d'homme qui soit parfait, il est hors de doute que l'on doit supporter les défauts de ses amis, ou renoncer à toute sorte d'amitié. Mais doit-on aussi servir en toutes rencontres les personnes que l'on aime ? Cette question me paroît aisée à décider, par ce qui a été dit en parlant du choix d'un Ami. Et en effet si deux Amis sont tels qu'ils doivent être, & que je les ai représentés, ils ne se demanderont jamais rien l'un à l'autre qui ne soit juste, & ainsi ils se doivent tout accorder. Que si l'un des deux changeant de conduite, vouloit exiger de l'autre quelque chose qui fût contraire à son devoir, il mériteroit

d'en être refusé, puis qu'il le traiteroit lui-même en ennemi: car ce n'est pas aimer une personne, mais plutôt c'est la haïr que de vouloir lui faire commettre une mauvaise action. Outre ces Amis injustes, on en trouve encore de bizarres, qui croient qu'on est obligé d'être toujours de leur sentiment, & qui sur ce faux principe trouvent mauvais qu'on s'oppose à leurs caprices. Des gens si peu équitables ne peuvent être de vrais Amis. Il faut cependant tâcher de leur faire comprendre que la complaisance aveugle, qu'ils prétendent qu'on ait pour eux, ne seroit pas raisonnable; & si l'on n'en peut venir à bout, je croi qu'il est à propos de se retirer insensiblement de leur société, & de n'avoir plus pour eux que les égards, que demande la bienséance. Mais si l'on a le bonheur de trouver un Ami sage & vertueux, on doit être toujours prêt à le servir en toutes choses; à prévenir ses demandes, & même s'il se peut, ses desirs. Au reste, que chacun évite avec soin de rien exiger de ses Amis qui les gêne; qu'il ne leur fasse pas essuyer sa mauvaise hu-

meur, comme font certaines gens qui ignorent les loix de l'amitié. Un honnête homme doit épargner du chagrin à ses Amis autant qu'il est possible, & ne travailler qu'à les rendre heureux.

§. XXXIV.

De l'enjouement, & de l'habitude de plaisanter.

SI le caractère de plaisant & celui de sage ne sont pas incompatibles, ils sont du moins ordinairement opposez. Le premier marque un génie superficiel, & peu propre aux grandes choses ; l'autre au contraire marque un esprit profond, qui méprisant la bagatelle, va au solide, & ne s'attache qu'à ce qui est important. De plus, l'habitude de plaisanter ne me paroît pas convenir à un Homme de Qualité: laissons aux petites gens le soin de réjouir les compagnies: s'ils parlent agréablement, on leur applaudit ; s'ils ne disent que des sottises, on se moque d'eux: tout cela est sans conséquence. Mais ceux qui sont distinguez par leur naissance, ou par leur dignité, s'abaissent quand

ils veulent faire les plaisans , & s'exposent au mépris des personnes qui les écoutent. C'est un emploi trop bas, que celui de faire rire les autres , à moins que ce ne soit par occasion , & sans qu'il paroisse qu'on ait cherché à dire un bon mot. Je ne suis pas cependant si severe , que je veuille bannir la belle humeur du commerce du grand monde. Qu'on raille, à la bonne heure , mais que ce soit sans choquer personne , & que la raillerie soit noble & fine, qu'on égaye la conversation par des traits d'esprit pleins de vivacité & d'enjouement; mais que ces traits d'esprit soient toujours convenables à la dignité de celui qui parle; qu'ils soient justes & délicats, & qu'ils ne blessent jamais ni l'honnêteté, ni la bienséance.

§. XXXV.

Ne rien négliger.

Quelque utile que soit cette maxime dans le commerce du monde , on ne la suit pourtant pas fort exactement. Un jeune homme, surtout , qui n'aime point à se contrain-

dre , se met peu en peine de la pratiquer; parce qu'il lui en coûteroit quelques réflexions sur sa conduite & sur l'état de ses affaires. Mais il ne sçait pas que les fautes où il tombe, en négligeant certains devoirs qui lui paroissent essentiels , l'empêcheront peut être d'obtenir le poste ou il aspire. C'est ce qui arriva à Mr. de B.... Il vit avorter un projet qui ne lui pouvoit être plus avantageux, pour avoir négligé de rendre visite à Mr. le Duc de... avec qui il avoit à traiter d'une grande charge. On ne sçauroit être trop exact & trop circonspect , quand on entreprend des affaires importantes. Un homme sage qui s'y trouve engagé, tâche de tout prévoir , & de tout prévenir. Car il sçait qu'un petit obstacle qu'on néglige de lever , soit faute de réflexion , ou parce qu'on le compte pour rien, retarde quelquefois l'exécution d'une entreprise , & même en empêche l'heureux succès

§. XXXVI.

De l'usage que l'on doit faire de la faveur des Grands.

LES Courtisans disgraciez ont beau dire que leur disgrâce n'est qu'un effet de la malice de leurs ennemis, ou un caprice de la fortune: Quand on y regarde de près, on trouve presque toujours qu'elle est l'effet de leur mauvaise conduite. Ils abusent du crédit qu'ils ont auprès des Princes, ou des Grands: le moyen après cela qu'ils puissent se maintenir dans leurs bonnes grâces? La faveur est un bien assez fragile de lui-même. D'ailleurs, mille gens tâchent de le ravir à ceux qui le possèdent. D'où il suit, que pour se le conserver, ils doivent le ménager avec soin, & ne s'en servir qu'avec beaucoup de précaution & de prudence. Si vous jouissez de ce bien, & que vous ne vouliez pas le perdre, suivez les conseils que je vais vous donner. 1. Soyez civil, honnête & modéré; car la fierté & l'humeur altière exciteroient contre vous la haine & l'envie: au lieu que l'honnêteté & la modération feront penser que vous êtes digne de votre fortune. 2. Ne demandez jamais rien pour vous, ou au moins que ce soit rarement. Si le Prince ou le Grand

72 *La véritable Politique*

qui vous favorise, reconnoît que vôtre attachement pour lui soit sincère & desintéressé, il vous en estimera davantage, & ses bienfaits n'attendront point vos prières. 3. Ne demandez rien que de juste. 4. N'employez jamais vôtre crédit que pour des personnes de mérite, & même ne l'employez pas trop souvent. 5. Que vos demandes soient toujours faites à propos & avec beaucoup de respect & de modestie. 6. Ayez une véritable reconnoissance des grâces, qu'on vous accordera, & témoignez par un redoublement de zèle pour le service de vôtre maître, ou de vôtre bienfaiteur, combien vous y êtes sensible. C'est ainsi que vous devez user de la faveur des Grands : & c'est aussi par là que vous les obligerez à vous conserver leur bienveillance.

§. XXXVII.

Du luxe & de la propreté.

LA propreté n'est pas seulement utile, on peut dire même, qu'elle est nécessaire. Outre qu'elle contribue à la santé, elle fait partie de la bien-
seance,

seance, & ainsi il n'est pas permis à un honnête homme de se négliger. Il y a cependant beaucoup de différence entre s'entretenir proprement, & prendre un trop grand soin de sa personne: chacun doit là-dessus demeurer dans de justes bornes, & se régler sur son âge & sur sa condition. A l'égard d'une autre sorte de propriété qui consiste dans la manière de s'habiller, j'avouë qu'elle n'est point blâmable, & qu'on peut en cela suivre la mode. Mais faire des dépenses excessives en habits en ameublemens, en édifices, en festins, en équipages; se piquer d'effacer les autres, & d'égaliser même la magnificence des Princes, c'est un effet de l'orgueil, & une affectation indigne d'un esprit solide. Ceux qui tâchent de se distinguer par des choses si peu dignes qu'on s'y applique, donnent lieu de penser qu'ils cherchent à relever leur peu de mérite par ces dehors éclatans. Quand on connoît la vraie gloire, & qu'on se sent capable de l'acquérir, on méprise ce luxe qui plaît tant au commun des hommes.

§. XXXVIII.

*Avoir le moins qu'on peut
d'Ennemis.*

VOUS ne croyez pas que de petits gens, que vous méprisez & que vous maltraitez, soient à craindre. Vous êtes, dites-vous, si fort au-dessus d'eux, que leurs traits ne pourroient point s'élever assez haut pour vous blesser? Vous vous trompez: la haine & le desir de se vanger, sont des passions ingénieuses: elles trouveront pour se satisfaire, des moyens auxquels vous n'eussiez jamais pensé. Les hommes de la condition la plus basse n'ayant rien à ménager, sont capables de tout entreprendre; & quelques foibles qu'ils soient, il y a toujours du peril à les pousser à bout. Qu'es'il est quelquefois dangereux d'avoir pour ennemis ceux qui sont au-dessous de nous, que fera-ce, si nous attirons la haine de nos égaux, qui sont beaucoup plus en état de nous nuire; ou celle de nos Supérieurs qui peuvent nous ruiner entièrement. Il s'ensuit de là, qu'il ne faut

choquer personne; & que nous devons nous conduire avec tant de circonspection & de sagesse, que s'il est possible, tout le monde soit content de nous.

§. XXXXI.

Ne se point décourager.

C'EST le propre d'un petit génie, de perdre courage pour le moindre obstacle qu'il rencontre en son chemin. Un homme qui a du cœur & de l'esprit, ne s'étonne de rien, & trouve toujours quelque ressource. Il se tient ferme contre les difficultés qui se présentent, & il les regarde moins comme un sujet de craindre, que comme une occasion de se signaler. C'est alors qu'agissant avec une nouvelle vigueur, & faisant des efforts extraordinaires, il surmonte le plus souvent tout ce qui s'oppose à ses desseins. Les grands hommes ne témoignent jamais plus de courage que quand tout paroît désespéré : parce que l'expérience leur a appris que peu de chose fait changer de face aux affaires; & que du moins la hardiesse

& la généreuse résolution qu'ils font paroître, les peut tirer du danger en les faisant craindre de leurs ennemis. Cette fermeté dans les tems difficiles, & dans les mauvais succès est très-avantageuse à ceux qui commandent. Elle est principalement nécessaire aux Souverains & aux Généraux d'Armée : car s'ils s'étonnent, & qu'ils témoignent de la crainte, tous ceux qui leur obéissent, perdent cœur, & se laissent vaincre sans résistance.

§. XL.

De l'Orgueil.

POURQUOI nous entêter de notre mérite, & nous préférer à tant d'autres qui valent peut-être plus que nous ? Nos corps n'ont-ils pas la même origine, & nos âmes ne sont-elles pas de même espèce ? Au regard des avantages que nous avons reçû de la nature, ou de la fortune, c'est une grande marque de notre foiblesse, s'ils nous rendent plus fiers; car ces biens sont peu de choses en eux-mêmes; ils sont encore moins, étant comparés

aux biens Célestes , auxquels la Foi nous fait aspirer : ils nous échappent souvent malgré les soins que nous prenons pour les retenir, & un esprit sain les méprise, parce qu'il ne trouve point dans leur possession le bonheur solide qu'il cherche. Quand même nous pourrions les posséder sans dégoût, & les conserver sans inquiétude , la vie est si courte, nous jouissons si peu de tems de tous ces avantages , qu'ils ne doivent point nous enorgueillir. Tôt ou tard la mort nous les ravit; elle nous dépouille , pour ainsi parler , de ces habits éclatans , mais empruntez : & par là elle fait voir que tous les hommes , considerez dans le fond de leur être , sont également misérables. J'avouë que nous faisons quelquefois des actions qui paroissent dignes de louange: mais comme l'amour propre est presque toujours le principe qui nous fait agir, nous avons plus de sujet de nous humilier du bien que nous croyons faire, que d'en tirer vanité. Les personnes dont la pieté est la plus pure & la plus sincère, qui seules auroient , ce sem-

ble, quelque droit de s'estimer plus que les autres, sont celles qui ont plus d'éloignement pour l'orgueil; persuadées non seulement qu'il est l'ennemi capital de toutes les vertus, & qu'il en empoisonne la source, mais qu'il est toujours mal fondé. Enfin, ce vice est injuste, parce qu'il fait que l'on s'attribue la gloire qui n'appartient proprement qu'à Dieu. Il est odieux, parce qu'il nous porte à mépriser tout le monde, & pour tout dire en peu de paroles, il est directement opposé à la vraie humilité, qui est la vertu des Saints, & qui nous fait aimer de Dieu & des hommes-

§. XLI.

Régler sa dépense.

IL est absolument nécessaire de proportionner sa dépense à son revenu, si l'on veut se maintenir avec honneur dans le monde. Quelle estime a-t'on pour des gens qui dissipent leurs biens, & qui sont toujours assiégés par leurs créanciers? Celui-là se trompe, qui veut passer pour liberal, & qui pré-

tend s'avancer à la Cour par une dépense excessive. Le Prince & ses Ministres jugent aisément qu'un homme qui ne sçait pas ménager son bien, ni régler ses affaires domestiques, n'est gueres capable de ménager les intérêts de l'Etat, de commander des Armées, ou d'établir le bon ordre dans des Provinces. De là vient, que ceux qui dépensent beaucoup au-delà de leur revenu, pour satisfaire quelque passion dominante, comme la chasse, le luxe, la débauche, le jeu, n'obtiennent point d'emploi considérable; ainsi les talens qu'ils peuvent avoir, leur sont inutiles, parce qu'ils n'ont pas occasion de les employer. L'avarice est odieuse, sans doute : il n'est point de vice, qui marque plus de bassesse d'ame que celui-là; mais si la prodigalité est moins à blâmer dans son principe, elle est plus à craindre dans ses effets. Il y a pourtant des rencontres où la profusion n'a rien que de louable : Comme lors qu'il s'agit de l'intérêt de la Religion, du bien public, ou du service d'un ami. Si l'on excepte de pareilles conjonctures, il faut user d'une sage

œconomie , & rétrancher toute dépense superflue : c'est le vrai moyen d'être toujours en état d'avoir les choses nécessaires, de vivre honorablement dans sa condition , & de se soutenir de soi-même.

§. XLII.

Sçavoir choisir son monde.

LA plupart des hommes sont pleins d'eux-mêmes , entêtés de leur noblesse, de leur grandeur , de leur science , de leur esprit , & de leurs autres qualités acquises, & naturelles. Ils sont aussi d'ordinaire bisarres, emportés, opiniâtres, fourbes, médifans, intéressés, envieux , &c. J'avouë que ces défauts se trouvent rarement ensemble : mais peu de personnes sont exemptes de tous. En un mot, le vice est si commun, & la vertu est si rare, que l'homme le plus sociable est obligé de se communiquer à peu de gens. Cependant comme on ne sçauroit vivre seul & sans nul commerce , à moins que de renoncer tout-à-fait au monde, il faut choisir un petit nom-

bre de personnes de mérite, & former avec elles une société, où regnent la pitié, la confiance mutuelle, la sincérité, la politesse, & même, s'il se peut, l'érudition. Il est mal-aisé, d'exprimer combien cette société est douce & commode. On s'y délasse de la fatigue des grandes affaires; on s'y console de ses disgrâces; on y oublie ses déplaisirs; on y apprend mille bonnes choses: enfin, on y passe le temps agréablement, & utilement.

§. XLIII.

*De la raillerie piquante,
& de la médisance.*

C'EST un cruel divertissement que celui qu'on prend à la raillerie piquante. Quel fond de malignité ne faut-il point avoir pour se plaire à déchirer par cette sorte de raillerie le cœur de ceux, que l'on attaque, & pour s'applaudir de les avoir poussé à bout. Aussi, la Religion, l'honnêteté, & la prudence nous obligent de bannir de nos entretiens ces discours empoisonnés, qui non-seulement sont mauvais

82 *La véritable Politique*

en eux-mêmes, mais qui peuvent avoir des suites si dangereuses. Que la médisance n'ait aussi aucune part dans nos conversations. C'est une perfidie de parler mal de nos amis ; c'est une pure malice de blâmer ceux qui nous sont indifférens ; & c'est une lâcheté de médire de nos ennemis. Outre que les personnes qui jugent bien des choses, n'ajoutent point foi aux paroles d'un esprit satyrique : ceux à qui il s'en prend, lui font payer bien cher les bons mots, qu'il n'a dit que pour réjouir une compagnie. Un médisant divertit quelquefois : mais on le craint, chacun le regarde comme son ennemi particulier ; parce qu'on sçait bien que la médisance n'épargne personne , & que la vertu la plus pure n'est pas à couvert de ses traits. La réputation coûte tant à acquérir , que c'est une grande injustice de vouloir détruire, sous quelque prétexte que ce soit, un si long & si pénible ouvrage.

§. XLIV.

De la Sincérité.

CETTE vertu est si essentielle aux Personnes de Qualité, elle est si peu connuë dans le tems où nous sommes, qu'il ne sera pas inutile d'en donner ici quelque idée; car je ne pense pas qu'à moins d'avoir l'esprit gâté par les fausses maximes du siècle, on puisse la connoître sans l'aimer. Disons donc qu'un homme sincère ne se sert jamais de déguisement ni de fourberie pour aller à ses fins : toujours véritable dans ses paroles, il ne peut souffrir les termes ambigus & équivoques, dont on use dans le monde pour surprendre ceux qui agissent avec franchise. Jamais il ne promet plus qu'il ne veut tenir, & il garde religieusement sa parole quand une fois il l'a donnée. S'il reconnoît qu'on attende de lui plus qu'il ne peut accorder, il explique ses intentions, pour ne pas entretenir les gens dans une vaine espérance. Toutes les vérités qu'il sçait, il ne les dit point, & tout ce qu'il pense, il ne le découvre point; par la raison, que bien souvent la charité & la prudence le defendent. Mais quand elles lui permettent de parler,

il declare nettement sa pensée, & ses amis apprennent de lui, sur ce qui les regarde, la vérité qu'on leur cache par tout ailleurs: sa vertu brille avec d'autant plus d'éclat qu'il travaille moins à la faire connoître: & comme il est ennemi de toute affectation ses manières plaisent infiniment, parce qu'elles sont simples & naturelles. Ce n'est pas qu'il se laisse tromper: il prend de justes mesures pour éviter les pièges qu'on lui tend; mais c'est toujours avec les égards nécessaires, & sans temoigner aucun soupçon. Sa candeur admirable, accompagnée de beaucoup de sagesse, lui gagne tous les cœurs, & chacun tâche de lier commerce avec un homme de ce caractère. Une telle sincérité est rare sans doute, & particulièrement à la Cour. J'ai pourtant connu des personnes qui possédoient cette belle qualité: aussi étoit-il impossible de les connoître sans avoir pour elles, je ne dirai pas seulement de l'estime, mais même une espèce de vénération. Au reste, la dissimulation, qui tient plus de l'artifice & de la ruse, que de la pru-

dence & de la vraie politique, est aussi préjudiciable à un homme qui prétend établir sa réputation & s'avancer dans le monde, que la sincérité, telle qu'on vient de la représenter, lui est avantageuse.

XLI.

Des Réconciliations.

Ceux qui refusent opiniâtrement de se réconcilier avec leurs ennemis, témoignent n'avoir gueres de Religion, & font bien connoître que leur naturel approche de celui des bêtes féroces, dont l'aveugle fureur n'est satisfaite, qu'après qu'elles ont mis en pièces l'animal qui en étoit l'objet. La haine entre rarement dans un bon cœur, & s'il arrive qu'elle y entre, elle n'en ôte point certaines dispositions heureuses, qui le font aisément consentir à un accommodement raisonnable. J'avouë pourtant que ce n'est pas sans peine, que nous pardonnons à ceux qui ont voulu nous ôter la vie ou l'honneur. Mais après tout, plus il est difficile de vaincre nôtre ressentiment,

ment, plus cette victoire est glorieuse & marque de grandeur d'ame. Les hommes du commun ne sont pas capables d'un si noble effort. On voit à la vérité des personnes qui ont assez d'empire sur leurs passions pour oublier les injures qu'on leur a faites, & pour se réconcilier sincèrement. Mais il y en a d'autres qui ne se réconcilient qu'en apparence, & par politique: ils craignent de passer pour impies s'ils ne le font pas, ou ils n'osent refuser leurs amis qui les pressent de s'accommoder. Cependant ils conservent au fond du cœur autant de haine qu'auparavant, & le même desir de se vanger. Pour ne pas avoir affaire à de telles gens, le meilleur moyen seroit de n'offenser personne: si cependant le mal est fait & que d'ailleurs nous ayons des preuves, que ceux, que nous avons outragés, ne se soient pas sincèrement réconciliés avec nous, agissons à leur égard d'une manière extrêmement honnête; tâchons même de leur rendre service, pour les engager à ne nous plus haïr: mais défilions-nous d'eux, sans néanmoins leur témoigner aucun

ne défiance, & considérons-les comme des ennemis qui ne laisseront pas échaper l'occasion de nous nuire, s'ils peuvent quelque jour la trouver. Pour nous, agissons avec plus de sincérité ; accommodons-nous de bonne foi, & de bonne grace, sans chicaner sur les formalitez. Les petits esprits sont insupportables sur ce chapitre: on a toutes les peines du monde à terminer un différend avec eux; car ils ne sont jamais contents, qu'ils n'ayent réglé avec la dernière exactitude, le lieu, le tems, les paroles qu'il faut dire & jusqu'aux moindres démarches que chacun des parties doit faire en ces occasions. Mais les personnes de mérite qui savent en quoi consiste le véritable honneur, ne tombent point dans ce défaut, & en usent d'une manière plus noble, & plus généreuse.

XLVI.

N'être point changeant.

QUAND une fois nous avons commencé une affaire, poussons-la jusqu'au bout, sans nous laisser éblouir

par l'éclat de quelque chose de brillant, qu'on étale à nos yeux pour nous surprendre. Un concurrent habile qui nous voit sur le point d'obtenir une place qu'il voudroit lui-même occuper, tâche de nous en faire abandonner la poursuite, soit en nous faisant donner de faux avis pour nous en dégoûter, soit en nous faisant proposer par quelqu'un qui se dit nôtre ami, de traiter d'une Charge plus considérable. Ne donnons point dans le piège, & préférons toujours un avantage assuré, quoique médiocre, à un poste éclatant, mais incertain. Gardons-nous bien aussi d'imiter certaines gens, qui par leur légèreté mettent eux-mêmes obstacle à leur bonheur & à leur fortune. Inconstans dans leurs projets, ils n'ont pas plutôt embrassé un parti ou une profession, qu'ils songent à en prendre une autre. On ne réussit point dans le monde par une conduite si bizarre; & après tous ces divers changemens, on ne se trouve ni plus satisfait, ni plus avancé que le premier jour. Il faut enfin se fixer; & lors qu'on a pris un genre de vie, on

doit s'y tenir, & travailler à s'y rendre parfait & heureux. Ce n'est pas que si l'on a d'abord mal choisi, on ne puisse changer d'état ou d'emploi, mais un homme prudent ne fait jamais cette démarche sans considérer toutes les suites qu'elle peut avoir; & sans être bien sûr, non seulement qu'il n'y a rien à perdre au change, mais qu'il y a même quelque chose à gagner.

XLVII.

Caractere d'un Homme lâche & timide.

UN homme sans cœur, qui cache adroitement sa haine, est plus à craindre que deux ennemis déclarés. Comme il n'ose jamais attaquer personne à découvert, il a recours à la trahison & à l'artifice, ce qui rend les coups qu'il porte très-dangereux, parce qu'on ne s'y attend pas, & qu'on ne sait d'où ils viennent: La crainte qui lui fait voir du péril ou il n'y en a point, lui persuade en même-tems, qu'il faut le prévenir, & l'engager à prendre de ridicules précautions con-

tre des maux imaginaires. Sa timidité qui vient de la foiblesse de son esprit, le rend soupçonneux, & le fait vivre dans une perpétuelle défiance; de sorte, qu'il regarde la plupart des gens comme ses ennemis, quoique le plus souvent on ne pense pas à lui. Il n'a gueres d'amis, ou plutôt il n'en a point du tout; car appréhendant toujours d'être trompé, il ne s'attache à personne, & n'aime point à rendre service pour peu qu'il y ait à risquer. On le trouve si difficile dans les affaires, qu'il seroit impossible d'en conclure aucune avec lui, si l'on ne lui donnoit toute sorte de sûretés, lesquelles il prend toujours d'une manière dure & choquante. Ce sont là quelques-uns des mauvais effets que produisent la lâcheté & la timidité. D'où il est aisé de comprendre combien il est important d'éviter le commerce des personnes, qui étant nées avec ces défauts, ont négligé de s'en corriger par le secours de la raison, & par les principes de la vertu.



De la Réconnoissance.

LE plus mal-honnête homme ne peut s'empêcher d'avoir de l'estime pour les honêtes gens , & d'admirer en eux ce qu'il ne pratique pas de lui-même. De là vient, que les personnes reconnoissantes sont estimées de tout le monde , sans en excepter les ingrats. Aussi la gratitude est-elle un devoir naturel, & par conséquent indispensable. Un bon cœur sent bien la force de cette loi de la nature , & si quelqu'un est véritablement sensible aux bienfaits, c'est toujours une ame noble & généreuse. N'épargnez donc rien pour reconnoître les bons offices qu'on vous a rendus; & si l'occasion , ou le pouvoir de le faire, vous manquent, du moins témoignez sincèrement, que vous en avez la volonté. Quand la gratitude ne seroit pas un devoir, elle est toujours avantageuse ; car elle attire infalliblement de nouvelles graces à celui qui a sçu reconnoître les premières qu'il a reçues. Il est vrai qu'on trouve des gens , qui

pour avoir fait plaisir à une personne en des choses peu considérables, veulent exiger d'elle les plus grands services. Quoique cela ne soit pas juste, la générosité vous doit engager en de pareils rencontres à faire tout ce que demandent de vous ceux, qui vous ont obligé les premiers: fondé sur cette belle maxime qu'en fait de reconnaissance on ne sçauroit aller trop loin. Si c'est vous, qui avez obligé les autres, ne les en faites jamais souvenir, & ne croyez pas qu'ils vous doivent tout. S'il se peut, n'exigez même rien de ceux qui vous ont obligation. Que si le mauvais état de vos affaires vous force à leur demander quelque grace, faites-le avec tant de modestie & de retenue, qu'il semble que vous ayez oublié les bons offices que vous leur avez rendus. Je ne dirai rien ici contre l'ingratitude, chacun sçait qu'elle est aussi odieuse, que la reconnaissance est aimable, & que les ingrats ont toujours passé pour des gens sans honneur.



§. XLIX.

Eviter les Contestations.

LE motif de toutes les disputes doit être la connoissance de la vérité, soit qu'on la cherche soi même, ou qu'après l'avoir trouvée, on veuille la faire connoître aux autres. Or une vérité contestée est ou indifférente en elle-même, ou contraire aux inclinations de ceux avec qui l'on s'entretient, ou opposée à leurs préjugés. Si cette vérité est indifférente, pourquoi tant disputer ? A quoi bon s'échauffer inutilement pour la faire entrer dans leur esprit ? N'est-il pas plus à propos d'avoir pour eux une complaisance raisonnable, que de leur déplaire par une résistance, qui ne pouroit rien produire d'avantageux ? Si la vérité, dont on souhaite qu'ils soient persuadés, est contraire à leurs inclinations, il faut tâcher de la leur faire trouver aimable : & pour y réussir, la douceur & l'honnêteté sont nécessaires ; les contestations & la chaleur de la dispute gâteroient tout : car le cœur veut

être gagné & non pas forcé. C'est une place où l'on n'entre jamais par la brèche. Enfin, si la vérité qui est en question, est opposée à leurs préjugés, le moyen de les tirer d'erreur n'est pas de rejeter leur opinion avec mépris, & de les tourner eux-mêmes en ridicules; ni de parler haut, & d'un air décisif: tout cela revolte les esprits, & les empêche de se rendre à la raison. L'on doit plutôt attaquer ces préjugés adroitement, faire voir par des raisons solides combien ils sont mal fondés, & ensuite établir sans passion & avec modestie la vérité du sentiment contraire; C'est ainsi qu'en usent ceux, qui savent vivre, & c'est de cette manière, que les disputes d'érudition sont utiles & agréables. Si l'on trouve des gens opiniâtres, qui se fachent & qui s'emportent, il est inutile de contester avec eux: cela ne sert qu'à les aigrir davantage. On doit alors se contenter de connoître la vérité, & plaindre ceux qui ferment les yeux à sa lumière.



§. L.

Etre régulier dans sa conduite.

CELUI qui veut être régulier dans sa conduite, & vivre conformément aux règles de la bienfaisance, doit traiter les autres, chacun selon sa qualité, & toujours d'une manière honnête. Il doit le respect à ses supérieurs, l'obéissance à ses maîtres, la civilité à ses égaux, & un accueil favorable à ses inférieurs. Il faut qu'il traite avec douceur & avec bonté ceux qui lui sont soumis, s'ils s'aquittent fidèlement de leurs obligations; & avec sévérité, s'ils ne le font pas. Qu'il ne se contente point de les avertir de leur devoir, quand ils y manquent, & de les châtier s'ils méprisent ses avertissements; mais qu'il soit lui-même extrêmement réglé dans toutes ses actions. Car seroit-il raisonnable de condamner, & de punir sévèrement en autrui des fautes où l'on tomberoit le premier. La voye la plus sûre & la plus facile pour porter les hommes à

pratiquer la vertu , c'est le bon exemple. Nous sommes tous obligés de nous le donner les uns aux autres : mais cette obligation regarde en particulier les Princes & les Grands ; parce que comme on se fait un honneur de les imiter, ils font regner la vertu ou le vice, selon qu'ils sont de bons ou de mauvaises mœurs.

§. LI.

Par où l'on peut juger des Hommes.

S' Il n'y a que les Maîtres de l'Art, qui puissent faire comme il faut la dissection du corps humain, aussi n'y a-t'il que les personnes les plus éclairées, qui soient capables de faire l'anatomie de l'esprit & du cœur, que l'on prend ici pour les inclinations naturelles. L'amour propre se déguise si adroitement, qu'il faut avoir les yeux bien fins ; pour le reconnoître au travers des apparences de la vertu sous lesquelles il se cache. Il est donc nécessaire d'y regarder de près pour découvrir ses artifices. En public, il impose

aux plus clair-voyans. Ainsi ne jugeons point d'un homme par les choses, qu'il fait à la vûë de tout le monde: comme il se voit observé, il se fait violence, & n'est pas dans son état naturel; sur tout dans les actions d'éclat, où chacun travaille à acquérir de la réputation, & prend soin de cacher jusqu'à ses plus petits défauts. C'est dans le particulier, que nous devons examiner celui dont nous voulons connoître les mœurs, & les inclinations: alors son esprit se relâche, il suit librement son penchant; & ce qu'il y a de bon & de mauvais en lui, paroît à découvert. Cela cependant ne suffit pas pour juger de son mérite: observons aussi, premièrement s'il est intéressé; car s'il ne l'est pas, c'est une preuve qu'il a le cœur noble. Examinons en second lieu, s'il s'acquitte des obligations de son état; car s'il est ainsi, c'est une marque qu'il a l'esprit solide. Mais si nous nous apercevons qu'il soit intéressé, & qu'il néglige de remplir ses devoirs; quelques belles qualitez qu'il puisse avoir d'ailleurs, il est indigne de notre amitié, & de no-

tre estime C'est encore un bon moyen pour connoître les gens, que de considérer l'usage qu'ils font de la bonne & de la mauvaise fortune.

§. LII.

De l'usage de l'une & de l'autre fortune.

L'Usage que fait un homme de la bonne & de la mauvaise fortune, montre quel est son génie, & nous apprend quels sont les sentimens qu'on doit avoir pour lui. Si la prospérité le rend fier & orgueilleux, ou que l'adversité l'afflige extrêmement & lui fasse perdre courage, il a l'esprit petit & l'ame basse: au contraire, s'il est ferme & constant dans les malheurs qui lui arrivent, ou que les faveurs de la fortune ne lui fassent rien perdre de sa bonté, de sa moderation, de son honnêteté, & de ses autres vertus; on peut dire qu'il a le cœur noble, & l'esprit élevé. En effet, sans ces deux grandes qualitez, on ne peut témoigner dans les diverses conjonctures où l'on se rencontre, cette fermeté, & cette

égalité d'ame, qui marquent l'empire absolu qu'on a sur ses passions. Pour pouvoir suivre dans l'occasion le peu d'exemples qui se trouve d'une vertu si solide, faisons souvent réflexion que les biens de cette vie sont si peu de chose, qu'ils ne doivent point flatter nôtre orgueil, & que les peines qu'on y souffre, passent si vite, qu'elles ne doivent pas nous abbatre. Considerons aussi, quel est l'excès de bonheur & de gloire qui nous est destiné, si nous faisons des biens & des maux temporels l'usage, que nous en devons faire. Persuadez de ces vérités importantes, regardons en Philosophes Chrétiens, les divers changemens de nôtre fortune: soit dans l'abaissement, ou dans l'élévation, conservons une humeur toujours égale, & tenons une conduite toujours uniforme. Montrons enfin que nous sommes également capables, & de soutenir le poid de la grandeur, & de supporter constamment les disgraces.



*Des Lettres de Créance ,
des Blanc-signeux, &c.*

DANS le tems où nous sommes ,
l'on doit prendre de grandes pré-
cautions pour ne pas être dupe des
fourbes & des hypocrytes; car les per-
sonnes même, que nous croyons nous
être les plus dévoüées, sont quelque-
fois les premières à nous tromper.
C'est pour cette raison qu'il faut être
bien assuré de la probité de ceux, à qui
l'on donne des Lettres de Créance.
Je crois même que quand il est néces-
saire de donner ces sortes de Lettres ,
on doit toujours les accompagner d'in-
structions claires , précises , & qui
descendent dans un grand détail; afin
que ceux que l'on a chargé de condui-
re une affaire, ne puissent se couvrir
d'aucun prétexte, si, pour leur intérêt
particulier, ils osent faire quelque
fausse démarche dans le cours de la
négociation. Quant aux Blanc-signeux,
je ne voudrois jamais en confier à per-
sonne : Et quiconque fera réflexion,

que par là on met sa liberté, son honneur, & sa vie entre les mains d'autrui, se gardera bien d'exposer tout ce qu'il a au monde de plus précieux sur une chose si facile à égarer, & dont un méchant homme peut faire si aisément un mauvais usage. Il ne faut aussi donner à qui que ce soit des certificats de service & de bonne conduite, quand on n'a pas des preuves de ce que l'on avance. De pareils témoignages sont injustes, lors qu'ils sont rendus sans connoissance de cause, parce qu'ils font avoir des récompenses à ceux, qui n'en méritent pas. Outre que s'il arrive ensuite que ces gens là abusent des graces qu'ils ont reçu du Prince, on a regret, mais trop tard, d'avoir contribué à les leur faire obtenir, sans être assuré qu'ils en étoient dignes.

§. LIV.

De la Curiosité.

LA curiosité est louable, lors qu'elle tend à la connoissance de ce qui est utile & honnête: mais elle est de dangereuse consequence quand elle

nous mène trop loin , & qu'elle ne nous fait rechercher que des choses mauvaises , ou inutiles. Soyons curieux de ce qui regarde la perfection de notre état; instruisons-nous à fond de tous nos devoirs; servons-nous de tout ce que nous avons d'esprit pour les bien connoître , & pour exceller dans la profession que nous avons embrassée : Rien n'est plus avantageux, que d'être habile chacun dans son métier: C'est par là qu'aujourd'hui l'on se distingue, & que l'on peut espérer de s'avancer en peu de tems. Celui qui par une vaine curiosité, ou pour avoir la réputation d'être universel, veut s'appliquer à trop de choses, n'en sçait jamais bien aucune , & ne recueille pour fruit de son travail & de ses longues études, qu'une connoissance superficielle de diverses matières, qui souvent n'ont nul rapport à sa condition. Ne pourra-t'on jamais persuader aux hommes de ne s'attacher qu'au solide ? Cet Abbé qui devoit étudier sans cesse l'Ecriture-sainte , pour y apprendre une science toute divine, s'est infatué de l'Astrologie ju-

ne
otes
cu-
tion
ond
de
pour
lles
em-
eux,
mé-
on
ères
elui
pour
fel,
en
re-
de-
ois-
tié-
à sa
per-
cher
roit
te,
di-
ju-
diciaire, & il passe les jours & les nuits à consulter des Ephemerides, & à chercher les divers aspects des Planètes, pour tirer des horoscopes. Quelle folie de prétendre pénétrer dans l'avenir par le secours d'un art qui n'est appuyé que sur les vaines imaginations de quelques anciens Fanatiques ! Les Astrologues les plus fameux avoient, qu'ils n'ont point d'autre principe que l'expérience ; & cependant c'est l'expérience même qui les condamne, puisqu'elle dement presque toujours leurs chimeriques prédictions. Ce Mathématicien se morfond pour trouver la quadrature du cercle, ou le mouvement perpetuel, au lieu d'employer son tems à perfectionner les parties des Mathématiques, qui sont le fondement de plusieurs arts necessaires à la vie humaine. Ce Chymiste, qui pouvoit servir le public en s'attachant à ce qu'il y a d'utile dans sa profession, s'est mis en tête de chercher la Pierre Philosophale ; il ne songe à autre chose qu'à réussir dans le *grand œuvre*, se flatant de changer bien-tôt tout en or, comme le Midas de la fable. Etrange

entêtement des hommes, qui leur fait rechercher avec tant de soin & de fatigue des choses, que Dieu leur a voulu cacher ! Criminelle curiosité qui les porte à dissiper leurs biens, à négliger leurs principaux devoirs, & à consumer inutilement une vie, dont chaque moment devoit être si utilement employé.

§. L V.

Eviter le commerce des libertins & des esprits foibles.

LA parole, soutenue de l'exemple, a tant de force, qu'il est très-difficile de résister à l'impression qu'elle fait sur nous. C'est pourquoi il est important d'éviter le commerce de ceux qui vivent dans le dérèglement, & qui font profession de libertinage. Outre que les liaisons que nous aurions avec eux, ruineroient notre réputation ; leurs discours impies, leurs fausses maximes, & leurs mauvais exemples, ne manqueroient pas d'alterer d'abord nos meilleures inclinations, de corrompre in-

sensiblement nôtre cœur, & de nous précipiter ensuite dans les malheurs où tombent le plus souvent ces sortes des gens. C'est encore une des règles de la prudence, de n'entrer jamais en société avec les esprits foibles & timides, qui sont presque tous scrupuleux & superstitieux. Comme leur maladie est contagieuse, le commerce que l'on a avec eux fait naître des scrupules & des doutes, qui partagent l'esprit & l'empêchent de faire un juste discernement des choses. Ces doutes & ces scrupules nous causent aussi des craintes frivoles, qui toutes vaines qu'elles sont, ne laissent pas de nous troubler, & de nous ôter la liberté d'esprit, & la tranquillité de cœur, sans les quelles on ne peut ni connoître quel est le meilleur parti, ni l'embrasser avec confiance.

§. L V I.

*N'user de finesse que par
nécessité.*

LORS qu'il n'y a point de raison solide, qui nous oblige à dissimuler, ce doit être une loix pour nous

d'agir avec franchise. A quoi bon faire toujours le fin; affecter de parler d'une manière enveloppée; & tenir une conduite misterieuse hors de saison; Cela ne sert qu'à donner de la défiance aux autres. D'où il arive, que quand la finesse est nécessaire à celui qui en use ordinairement, elle lui devient inutile, parce qu'on est en garde contre ses artifices. Les desseins d'un homme qui passe pour dissimulé, sont les plus faciles à déconcerter: car comme on se défie de lui, & qu'on l'observe avec soin, on ne manque gueres de rompre toutes ses mesures. Je ne parle point ici de cette finesse, qui n'a pour but que de surprendre, & de tromper: chacun sçait qu'elle est criminelle: Je parle de celle qui n'a rien de mauvais en soi; & je dis, que toute innocente qu'elle est, il ne faut l'employer que rarement, & par nécessité. La règle générale qu'on peut donner la-dessus, c'est qu'il ne faut pas user de finesse pour tromper personne, mais seulement pour empêcher d'être trompé.



§. LVII.

De la mort d'un Ami.

C'Est une douleur bien sensible que celle qu'on ressent quand on perd un homme de mérite qu'on aime, & dont on est sincèrement aimé. Une telle perte est d'autant plus grande, qu'elle est plus difficile à réparer: & il faudroit avoir la fermeté, ou plutôt la dureté d'un Stoïque, pour n'en être pas vivement touché. Quoi que cette douleur soit juste, il faut cependant tâcher d'en adoucir l'amertume par le secours de la Foi & de la raison: & considérer qu'en ces occasions il ne suffit pas de verser des larmes, pour remplir les devoirs de la véritable amitié. On doit de plus, conserver cherement le souvenir de son Ami; honorer sa mémoire; exécuter fidèlement ses dernières volontez; assister sa famille, si elle a besoin de secours: & sur tout, faire prier Dieu pour lui, afin d'avancer le bonheur de sa seconde vie.



§. LVIII.

*A la Cour la défiance est
nécessaire.*

LA Cour doit être considérée comme un pays ennemi , où mille pièges sont tendus pour nous surprendre. C'est là où les gens ont le plus d'honnêteté & le moins de sincérité. Défions-nous de leurs caresses artificieuses, & de leurs fausses confidences; & souvenons-nous, que leur maxime la plus commune est, de faire paroître au-dehors tout autre chose que ce qu'ils ont dans l'ame. Tel vous sourit, & vous témoigne de l'affection, qui ne cherche que l'occasion de vous perdre. Pour n'être pas la dupe de ces faux amis, un Courtisan habile cache également ses desseins, & ses pensées, particulièrement sur ce qui regarde la conduite des Grands ; ses desseins, afin que ses rivaux ne puissent les prévenir; & ses sentimens, de peur que ses ennemis ne les interpretent mal, & ne lui fassent une affaire auprès de ceux qui sont en état de lui nuire. On

dira sans doute qu'il est pénible d'être toujours sur ses gardes, & de se défier des personnes que l'on est obligé de voir tous les jours. J'en demeure d'accord: mais à la Cour ces précautions sont d'une nécessité indispensable. Et après tout, il vaut mieux être circonspect & réservé dans ses actions & dans ses paroles, au hazard de se gêner un peu, que de s'exposer à être trahi en découvrant son cœur à des gens de la fidélité des quels on n'a point de marque certaine. Je n'approuve pourtant pas une défiance si générale qu'elle ne souffre nulle exception. J'avouë qu'on peut prendre confiance en un ami sage, & d'une vertu éprouvée; mais jusqu'à ce qu'on ait le bonheur de trouver un pareil ami, le moyen le plus sûr pour n'être pas trompé, c'est de ne se fier à personne.

§. LIX.

*Des Passions dans ceux qui
sont avancez en âge.*

CHACUN plaît d'autant plus, que
ses manières ont de rapport à sa

condition & à son âge. Ainsi l'air grand & majestueux nous plaît dans un Monarque; la gravité dans un Magistrat; la mine haute & fiere dans un Général d' Armée. De même, nous aimons à voir de la gayeté dans un enfant; de l'activité dans une jeune homme; du sérieux dans un vieillard. Au contraire, une personne est d'autant plus desagréable, qu'elle s'éloigne du caractère qui lui est propre. De là vient, qu'on ne peut souffrir dans un vieillard les passions des jeunes gens: mais c'est l'amour principalement qui rend ridicule un homme avancé en âge. En effet, quelle plus grotesque figure, que celle d'un vieillard galand & passionné? Et le moyen de s'empêcher de rire, quand on lui voit faire un personnage, qui lui convient si peu? C'est un grand malheur de perdre en peu de jours ce qu'on avoit acquis, d'honneur & de gloire, pendant une longue vie. C'est pourtant ce qui arrive aux vieilles gens, qui veulent vivre comme ils faisoient pendant leur jeunesse, & qui ne sont pas plus sages, & plus maîtres d'eux-mêmes à soixante ans, qu'ils l'étoient à dix-huit.

§. LX.

Des Avis.

IL importe beaucoup à ceux, qui occupent les premières places, d'écouter les avis qu'on veut leur donner, & de suspendre leur jugement jusqu'à ce que la vérité soit éclaircie. Comme on découvre bien des choses par cette voye, il est de la prudence d'un Ministre, d'un Général d'Armée, d'un Gouverneur de Place, &c. d'admettre les donneurs d'Avis, & de les récompenser libéralement, s'ils vérifient ce qu'ils ont avancé. Mais si pour donner bonne opinion de leur esprit & de leur adresse à démêler un intrigue, ils font de faux rapports; & que par haine ou envie, ils osent même imposer des crimes à des gens d'honneur & de probité, ils méritent d'être sévèrement punis comme des calomniateurs, dont les artifices peuvent avoir des suites dangereuses, & pour l'Etat, & pour ceux qui s'y laisseroient surprendre.



§. LXI.

Devoir des personnes élevées en dignité.

LE S hautes dignitez demandent tant de soin, de travail, de vigilance, & d'application, que ce sont plutôt d'illustres esclavages, que des postes, où l'on puisse vivre au gré de ses desirs. Mais c'est une vérité dont les Grands ne se laissent pas aisément persuader. Qui leur diroit, que plus on est élevé au-dessus des autres, moins on est libre en un sens, & plus on a de devoirs à remplir, de précautions à prendre, & de mesures à garder, leur parleroit un langage inconnu & barbare. Ils n'envisagent dans les grands emplois que les honneurs qu'on y reçoit, & le pouvoir qu'ils donnent, sans jamais penser aux obligations & aux soins qui y sont nécessairement attachés. Il s'en trouveroit peu qui osassent aspirer aux premières Charges, s'ils considéroient combien il est difficile de s'en acquiter dignement. Ce n'est pas assez pour celui qui en est ré-

vêtu, d'avoir les plus beaux talens de l'esprit, si les plus nobles inclinations du cœur ne les accompagnent, & n'en règlent l'usage : presque toutes les vertus lui sont encore nécessaires, particulièrement la pitié, la prudence, & la moderation. Il est obligé, d'être réglé dans ses mœurs, & dans toute sa conduite, pour donner du crédit à la vertu; d'avoir un grand zèle pour le bien de l'Etat, & pour les intérêts de la Religion; de contribuer autant qu'il peut au soulagement des misères publiques, & particulières; de punir le vice avec sévérité, de récompenser libéralement le mérite; d'avoir l'équité pour unique règle de ses actions; d'être appliqué, vigilant, infatigable : En un mot, de sacrifier son repos pour le service de son Roi, & de sa Patrie. Ceux que le Prince a établi pour rendre la Justice à ses Peuples, pour commander ses Armées, ou pour gouverner ses Provinces, sont indispensablement obligez d'accomplir tous ces devoirs. Ce n'est aussi que par là, qu'ils peuvent éviter les disgraces, se maintenir avec dignité, & mériter une gloire solide.

§. LXII.

Ne se hâter pas de répondre dans les affaires importantes.

C'EST une témérité de dangereuse conséquence, que de répondre sur le champ dans les importantes affaires, à moins que d'avoir une longue expérience soutenue par une vaste capacité. Et quand même on auroit ces deux grands avantages, je croi que si l'occasion le peut permettre, il faut prendre du tems pour méditer la réponse qu'on doit faire à ce qui est proposé. Que par un orgueil criminel on ne se pique point alors de faire paroître la grandeur, & la facilité de son esprit, en expédiant trop à la hâte, ce qui mérite d'être examiné à loisir. En ces rencontres, on ne fait point de fautes légères; sur tout, quand il y va de l'intérêt de l'Etat.

§. LXIII.

Ne point protéger les Méchans.

RIEN n'est si beau que de faire de bien à tout le monde, sans en excepter nos plus grands ennemis. Il n'y a que les méchans qu'il ne faut jamais soutenir. Ce seroit se déclarer protecteur du vice, & renoncer par conséquent à la qualité d'homme d'honneur. Un Ministre qui donne aux méchans du crédit & de l'autorité, en les avançant dans les Charges, se rend responsable de tous les crimes qu'ils peuvent commettre, en abusant de leur pouvoir. Et outre que Dieu châtierra ce Ministre injuste & infidèle, le Prince a droit de le punir, de ce qu'il a confié son autorité à des sujets indignes, qui selon toutes les apparences, en feroient un mauvais usage.

§. LXIV.

Comment on se doit comporter envers les ingrats.

QUE le déplaisir d'avoir trouvé des ingrats ne nous porte jamais à les blâmer. Les reproches & les plaintes ne sont pas propres, à leur faire reconnoître leur faute. Au contraire

s'ils se voyent décriez par nos discours: l'indifference qu'ils avoient pour nous se change en haine, & ils ne gardent plus de mesures avec nous. Le moyen de les faire rentrer en eux-mêmes, c'est de les traiter avec la même honnêteté qu'au paravant, sans leur témoigner aucun ressentiment de leur ingratitude. Cette moderation les charme: elle les fait bien-tôt repentir de n'avoir eu aucun égard pour des personnes qui en usent si bien avec eux: & enfin elle les oblige à changer de conduite. Ne vaut-il pas mieux gagner ainsi les gens par une bonté qui les touche, d'autant plus qu'ils sentent bien qu'ils en sont indignes, que de les irriter par nos reproches, par nos froideurs, ou par une fierté dédaigneuse, qui les rend nos ennemis.

§. LXV.

Ce qu'il faut observer dans les grandes entreprises.

DANS les grands desseins il s'agit souvent de tout gagner, ou de tout perdre. Comme les suites en sont

très-dangereuses s'ils n'ont pas un heureux succès, on doit prendre beaucoup de précautions avant que de s'y engager. Il est certain d'abord qu'on n'en doit jamais former aucun, qui soit important, à moins qu'on ne soit capable de le bien conduire, & d'en venir heureusement à bout. Pour cela, le génie seul ne suffit pas: l'application, la fermeté, & la diligence dans l'exécution, sont encore nécessaires. Il faut de plus, que ceux qu'on choisit pour être aidé dans les grandes entreprises aient du jugement & du courage. Car s'ils manquent de jugement, le moindre obstacle les arrête; les difficultés, qui se présentent, les embarrassent, & les rebutent; et s'ils n'ont pas de cœur, la vue du péril les étonne, la tête leur tourne, & l'on a le déplaisir d'échoüer par leur faute. Ceux avec qui on se lie en ces rencontres doivent aussi être gens d'honneur. Je sçai qu'il n'y a rien à craindre des personnes de ce caractère, & qu'elles sont assez engagées quand elles ont donné leur parole. Cependant à cause de l'importance des affaires, dont il s'a-

git, de l'inconstance des hommes, dans le choix desquels on se trompe si aisément, & des accidens que l'on voit souvent arriver, je croi qu'il est nécessaire pour la sureté commune, de mettre par écrit les choses dont on convient avec ces personnes, & les résolutions que l'on prend de concert; & même de les exprimer en des termes si clairs, qu'ils ne donnent point de lieu à l'équivoque. Si les choses ne réussissent pas, & que l'on soit trahi ou abandonné, ces sortes d'écrits servent à justifier la conduite qu'on a tenuë : ils font voir qu'on n'a point eû de part aux fautes des autres, & que c'est à eux seuls, que le mauvais succès des affaires doit être imputé: ou par ce qu'ils ont manqué de cœur dans le danger, ou par ce que voulant suivre leurs caprices, ils n'ont pas exécuté ce qui avoit été résolu. Le secret n'est pas moins important dans les grands desseins, que les choses dont je viens de parler. C'est ce qu'on va faire voir dans la maxime suivante.

§. LXVI.

Du Secret.

LES plus grands Politiques travail-
leroient inutilement, si le secret
n'étoit gardé dans leur conseil. En
effet, les entreprises les mieux con-
certées ne réussissent point pour l'or-
dinaire, quand ceux qui ont intérêt de
s'y opposer, les découvrent. Quelques
justes que soient les mesures que l'on
prend, ils les rompent toutes, & vont
au devant de tous les desseins que l'on
forme contre eux. C'est principale-
ment à la Cour, qu'on doit être en
quelque sorte impénétrable: les esprits
y sont si subtils, qu'il ne faut qu'un
mot, qu'un regard, pour leur faire
connoître ce qu'on ne voudroit pas
qu'ils sçûssent. Combien de projets
voit-on avorter, parceque ceux qui
devroient cacher leurs intentions avec
le plus de soin, se laissent pénétrer
par des gens plus fins qu'eux. Il y a
même des personnes, qui faute de
jugement ou d'expérience, découvrent
leurs desseins au premier venu, sans
considérer à quoi leur ingénuité les
expose. En vérité, on trouve si peu
de fidélité parmi les hommes, qu'on
ne sçaauroit trop les examiner, & les

éprouver avant que de s'ouvrir à eux. Ils demeurent pourtant tous d'accord que chacun est obligé de garder le secret, dont on lui a fait confidence, & que c'est un dépôt sacré auquel on ne doit jamais toucher, Mais où est celui, qui observe exactement cette loi, on plutôt qu'il ne la viole, s'il espère trouver son compte dans cette infidélité ? Quand je dis que le secret est une chose inviolable & sacrée, je ne pretens pas néanmoins que cette proposition soit universelle, & que cette règle n'ait point d'exception. Car si, par exemple, un ami après m'avoir fait promettre que je ne le découvrirai point, me fait confidence d'une entreprise criminelle, où il s'est engagé: je dois, il est vrai, faire tous mes efforts pour l'en détourner; mais si je n'en puis venir à bout, & que je n'aye point d'autre moyen pour l'empêcher d'exécuter la résolution qu'il a prise, il m'est permis de révéler son secret. La raison de cela, c'est qu'en l'assurant que je ne découvrirais à personne ce qu'il vouloit me confier, j'ai cru qu'il étoit incapable de rien faire qui
fût

fût i
je n
file
aucu
niqu
tout
mies
mis
crim
l'un
qu'
natu
les h
peu
péch
vais
null
peu
qu'
péri
d'au
où l
que
hom
peu
Ce
fian
moi

fût indigne d'un honnête homme; ainsi je n'ai prétendu m'engager à garder le silence, qu'en supposant qu'il n'avoit aucun mauvais dessein à me communiquer. D'ailleurs, il est certain que toute promesse faite contre un premier devoir, est nulle. Or si j'ai promis de ne point déclarer un dessein criminel, cette promesse est opposée à l'un de mes premiers devoirs; puis qu'elle est contraire à cette loi de la nature si utile & si juste, qui oblige tous les hommes de s'opposer, quand ils le peuvent, au progrès du mal, & d'empêcher qu'on ne commette de mauvaises actions; cette promesse est donc nulle, & je ne dois point la tenir. On peut voir par là, & par les exemples qu'on trouve dans l'Histoire, qu'il est périlleux d'être le dépositaire du secret d'autrui, & sur tout de celui des Grands, où l'intérêt de l'Etat se trouve quelquefois mêlé. C'est pourquoi tout homme sage doit éviter autant qu'il peut, d'avoir part au secret des autres. Ce n'est pas qu'il faille rejeter la confiance qu'un véritable ami nous témoigne en nous ouvrant son cœur,

Comme je suppose cet ami sage & vertueux, il ne nous découvrira jamais rien, que nos premiers devoirs nous obligent à révéler. Alors la loi du secret aura toute sa force, & il faudra plutôt tout perdre, que de la violer.

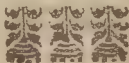
L X V I I.

*De l'Espérance & du
Desespoir.*

LES hommes qui ne devroient suivre que les lumières d'une raison éclairée, ne jugent ordinairement des choses que selon leur humeur & leur temperament. Ainsi les présomptueux accoutumés à se flater, se persuadent fortement qu'ils obtiendront tout ce qu'ils desireront : & les timides qui se défient d'eux-mêmes, & des autres, désespèrent presque toujours de réussir dans leurs entreprises. Evitons avec soin ces extrémités dangereuses ; car le desespoir & la trop grande confiance sont également négliger les moyens d'avoir un heureux succès. L'expérience ne nous apprend-elle pas aussi qu'il arrive souvent tout le contraire

de ce que l'on s'étoit imaginé. D'où il s'ensuit, que bien des gens trompez par une vaine espérance, ou troublez par une crainte mal fondée, se réjouissent, ou se chagrinent par avance fort mal à propos. Ces raisons devroient, ce me semble, nous persuader, qu'après avoir fait tout ce que la prudence veut que l'on fasse pour venir à bout d'une affaire, nous devons demeurer, autant qu'il est possible, dans une grande tranquillité, sans jamais nous abandonner ni à la crainte, ni à l'espérance, ni au desespoir. En sorte néanmoins, que ne négligeant rien de ce qui peut faire réussir nos desseins, nous prenions en même tems les précautions nécessaires pour prévenir les suites facheuses qu'ils peuvent avoir, supposé que le succès n'en soit pas favorable. Si nous suivions cette maxime, le bien qui nous arriveroit, seroit d'autant plus agréable, que nous l'aurions moins attendu; & le mal seroit moins grand & moins sensible, à cause du soin, que nous aurions eu de nous y préparer.

F2



§. LXVIII.

Soutenir les Interêts de la Vertu.

LA Vertu opprimée est un objet qui touche sensiblement un homme généreux, & qui lui fait employer tout ce qu'il a de crédit pour soutenir les interêts des foibles, qu'on veut injustement détruire. Mais cette générosité est bien rare dans ce siècle. On voit, sans s'émouvoir, le vice triomphant s'élever par ses artifices sur les ruïnes de la vertu; & les personnes même qui pourroient facilement l'en empêcher, n'osent s'opposer à cette injustice. Cependant il me semble que, quoi qu'il en puisse arriver, nous sommes obligez d'avertir secrettement ceux, qui ont l'autorité en main, des fourberies dont on se sert pour opprimer l'innocence, ou de nous en déclarer nous-mêmes les protecteurs, si nous avons assez de pouvoir pour la défendre. Une action si hardie nous fera sans doute des ennemis: Mais il n'importe; les gens de bien prendront nôtre

part
qu
le p
leur

C
tain
dre
com
bois
tes.
à bi
socio
celu
plus
à la
pen
pen
le te
gran
fide
rude
Il y
ou

parti en cette occasion. Et après tout, quand il y auroit beaucoup à risquer, le pourrions-nous faire pour une meilleure cause que celle de la vertu ?

§. LXIX.

De l'Irrésolution.

CEUX qui n'ont point d'objet arrêté, & qui sont toujours incertains de ce qu'ils doivent entreprendre, errent dans le monde à peu près comme des voyageurs errent dans un bois, dont ils ne savent pas les routes. Il faut travailler de bonne heure à bien connoître les divers états de la société civile, & embrasser ensuite celui que nous jugerons nous être le plus propre. On se trouve quelquefois à la fin de sa vie, avant que d'avoir pensé à quoi on doit l'employer. Cependant elle est si courte cette vie, & le tems est si précieux, que c'est un grand mal d'en perdre une partie considérable en demeurant dans l'incertitude de la profession qu'il faut choisir. Il y a une autre sorte d'incertitude, ou plutôt d'irrésolution, qui n'est pas

tout à fait si préjudiciable , mais qui
 ne laisse pas de nuire beaucoup : elle
 consiste à ne scavoir à quoi se résou-
 dre dans les affaires & dans les divers
 accidens, qui arrivent; à délibérer vai-
 nement quand le tems presse, & qu'il
 faut promptement se déterminer. Je
 sçai qu'il est très-utile d'examiner les
 choses avant que de rien entreprendre:
 mais quand il y a lieu de craindre
 qu'on ne laisse échaper l'occasion d'ex-
 écuter un dessein, & dans tout autre
 rencontre où le succès dépend de la
 diligence ; c'est une grande faute de
 consommer en de longues délibérations
 le tems, qui est nécessaire pour agir.
 Les esprits foibles & timides ont ce
 défaut : aussi ils ne sont nullement
 propres aux grandes affaires , qui se
 ruinent souvent par la lenteur, & qui
 demandent en ceux qui en ont le ma-
 niment, un grand courage , soutenu
 par un jugement décisif & solide.

§. LXX.

*N'être point précipité dans
 ses jugemens.*

D' Où vient que les hommes sont remplis d'erreurs sur toutes sortes de matières ? D'où vient qu'il y en a tant qui se conduisent par de faux principes ? C'est, qu'ils ne veulent pas se donner la peine de rechercher la vérité dans les choses de simple speculation, & d'examiner quel est le meilleur parti dans celles de pratique. La justice & la vérité ne se présentent pas d'abord à l'esprit : les nuages que forment les passions, & les préjugés, nous empêchent d'apercevoir distinctement ce qui est juste, & ce n'est souvent qu'après une exacte & longue recherche que nous avons le plaisir de le bien connoître. Les plus habiles gens se trompent quelquefois malgré toutes leurs réflexions ; que sera-ce donc des petits génies qui n'aprofondissent rien, & qui ne font que voltiger pour ainsi dire, sur la surface des choses. Il nous est de la dernière importance d'éviter la précipitation dans nos jugemens : elle est la source des hérésies & des cabales ; elle produit les querelles & les factions, qui divisent les esprits, & troublent le repos

des peuples. C'est aussi cette précipitation & la malignité de nôtre cœur qui nous portent à donner une mauvaise interprétation aux actions des autres, contre cette maxime fondée sur la loi naturelle, qu'on doit prendre en bonne part tout ce qui peut y être pris. D'ailleurs, l'entêtement & l'opiniâtreté, vices également dangereux dans la Morale, & dans les affaires Civiles, sont les suites ordinaires de la précipitation dont je parle. Evitons-la donc avec soin. Et puisque le Ciel nous a donné la raison pour guide, ne jugeons de rien, que par ses lumières, ne suivons jamais dans nôtre conduite les mouvemens impétueux de nos passions ; lesquelles nous faisant prendre un parti trop à la hâte, nous réduissent à la fâcheuse nécessité de manquer à nôtre parole, ou à nôtre devoir. L'esprit le plus sublime tombe dans l'erreur, s'il va trop vite : au lieu qu'un génie médiocre qui examine les choses de près, & à loisir ; aperçoit ce qui avoit échappé à des yeux plus clairvoyans, mais moins attentifs.

§. LXXI.

*Comment il faut agir avec
ceux qui nous ont aidé
en quelque affaire.*

LORSQUE deux ou plusieurs personnes ont entrepris de concert une affaire, & qu'elles ont toutes contribué à la faire réussir, celui qui s'en attribue à lui seul le profit & la gloire, a bien peu d'honneur & d'équité. Eh quoi ? n'est-il pas juste, que ceux qui ont partagé avec nous les fatigues & les périls d'une entreprise, aient aussi part aux avantages qui en reviennent. Un homme qui dans ces rencontres ose se vanter faussement, que toute la gloire d'un heureux succès lui est due, perd par sa vanité beaucoup plus qu'il ne veut gagner : car outre qu'il s'attire moins d'estime que de mépris en se louant soi-même, les plaintes que font de son orgueil, & de sa mauvaise foi ceux, qui l'ont utilement aidé, & des quels cependant il tâche de rabaisser les services, afin que les siens en paroissent plus importants, le dé-

erient si fort dans le monde, qu'il ne trouve plus personne qui veuille le seconder dans ses desseins. Au contraire on se fait un plaisir d'aider & de servir ceux, qui sans jamais parler de ce qu'ils ont fait, attribuent tout le succez de leurs entreprises à la valeur ou à la bonne conduite des autres : & leur extrême modestie, bien loin de diminuer l'éclat de leurs belles actions, en relève avantageusement le mérite.

§. LXXII.

Des accidens imprévus.

IL arrive quelquefois qu'un accident imprévu rompt les mesures les plus justes, & met un obstacle presque insurmontable à l'exécution des desseins les mieux concertez. Il n'est pas possible de donner des règles précises de ce qu'on doit faire en ces occasions : cela dépend de la situation où se trouvent alors les esprits, & les choses. Je dirai seulement qu'on doit délibérer aussi long tems que les affaires le peuvent permettre; & qu'après cela il faut que ce qui aura paru le plus avantageux

ne
se-
ire
vir
ils
de
la
x-
er
é-
nt
s
-
s
r.
e
:
-
.
r
-
t
c

soit exécuté hardiment, & avec autant de confiance, que si l'on avoit tout examiné plus à loisir. C'est en de pareilles conjonctures qu'un grand courage est de saison. C'est alors qu'on reconnoît clairement quel est le génie de celui, qui a la conduite de l'entreprise. Heureux, si par son habileté il sçait trouver de bons expédiens ; & si conservant un grand sang froid au milieu du péril, ou de l'embaras des affaires, il donne ordre à tout avec cette merveilleuse présence d'esprit qu'on a tant admirée dans les grands hommes.

§. LXXIII.

Des bienfaits, des récompenses, & de la distribution des Emplois.

QUAND ceux, qui gouvernent, n'accordent les graces, & ne distribuent les Emplois, que par faveur, c'est un grand mal pour le Royaume, dont ils ont l'administration. Cela rebute les gens de mérite qui sentent bien, qu'on leur ravit en quelque sorte, ce que l'on donne aux autres : & comme les prin-

pales Charges se trouvent remplies par des Sujets qui en sont indignes, les particuliers en souffrent, & le corps de l'Etat en réçoit un notable préjudice. Mais quand selon les règles de la véritable Politique, les récompenses ne s'accordent, qu'à ceux, qui les ont mérités par leurs services; que la distribution des Emplois & des Postes se fait avec justice, & avec choix, chacun tâche de s'en rendre digne, persuadé que sa fortune ne dépend que de sa vertu. D'ailleurs les affaires publiques en vont mieux; le calme & la joye regnent par tout, & l'ordre est gardé en toutes choses: parce que ceux à qui le Prince a confié son autorité étant gens de bien, s'acquittent de leur devoir avec exactitude, & ne travaillent qu'à rendre les peuples heureux: Nous voyons maintenant dans un Païs l'effet de cette sage Politique: le Roi donne tout au mérite, & rien à la faveur. Aussi est-il admirablement bien servi, & l'on peut dire que le soin extrême, qu'il a toujours pris de bien choisir ses Ministres, ses Généraux d'armée, & ses autres Officiers, n'a pas

peu contribué à la félicité de ses Sujets; & à le faire monter lui-même à ce haut point, de gloire & de puissance où nous le voyons élevé.

§. LXXIV.

*De la maniere d'accorder
ou de refuser des graces.*

IL y a des gens qui acordent ce qu'on leur demande ; mais c'est toujours où trop tard, où à de certaines conditions, où de si mauvaise grace, qu'on ne leur en sçait point de gré. Si vous avez dessein de faire plaisir à quelqu'un, & que vous vouliez en même tems vous concilier son affection, faites lui sentir que c'est de bon cœur que vous lui rendez service. L'air chagrin & la contrainte avec la quelle on fait quelque chose en faveur d'une personne, diminue de plus de la moitié le prix du bienfait qu'elle reçoit. Au lieu que quand on sçait l'art d'obliger, la maniere dont on donne, est plus agréable que le don même, & fait plus d'impression sur un cœur, qui est sensible à autre chose qu'à l'interêt. Il n'est pas

moins utile de sçavoir refuser: c'est-à-dire d'addoucir par des paroles & par des manières civiles & obligeantes ce qu'un refus a de desagréable & d'amer. Un honnête homme est si fâché de ne pouvoir contenter tout le monde, il en use si bien avec les personnes qui ont affaire à lui, qu'il s'en fait aimer même en leur refusant leurs demandes: & il les renvoye persuadées qu'il ne tient point à lui, qu'elles ne soient pleinement satisfaites. De sorte qu'on ne lui a pas moins d'obligation de ce qu'il refuse avec peine, que de ce qu'il accorde avec plaisir.

§. LXXV.

De la vie retirée, & de celle du grand monde.

QUE la vie retirée est douce! qu'elle est tranquille & agréable! Un homme qui vit dans la retraite, éloigné des objets qui pourroient exciter ses passions, jouit d'une profonde paix; ce qui lui rend la recherche & la connoissance de la vérité plus faciles. C'est dans la solitude qu'il s'acoûtume à ju-

ger sainement de tout : son cœur y devient plus pur, & son esprit plus éclairé : il y apprend mille choses par la lecture & par la méditation ; & jamais il ne se lasse de contempler les perfections divines, qui éclatent d'une manière admirable dans l'ordre de la nature, & dans l'ordre de la grace. Il semble au contraire, que celui qui occupe un poste fort considérable, soit à plaindre. Que de soins , dit-on , que de fatigues , que d'agitations dans les grands Emplois ! J'en demeure d'accord : cependant je pense qu'un homme élevé aux premières Charges, qui a les qualitez nécessaires pour s'en acquiter dignement, goûte dans sa condition des douceurs, qui balancent bien ses peines. Car s'il remplit tous ses devoirs, comme je le suppose , quel plaisir n'est-ce pas pour lui de servir utilement sa Patrie & son Roi, de défendre le foible , de protéger l'innocent, d'assister le pauvre, d'avancer les gens de mérite ; en un mot , d'employer ses richesses & son crédit à faire du bien à une infinité de personnes ! Ceux qui ont le cœur assez noble & assez géné-

reux pour faire un si bon usage des avantages d'une haute fortune, & qui, outre cela, ont beaucoup d'étendue & de pénétration d'esprit, sont sans doute appelez au maniment des grandes affaires; & ils doivent faire valoir au profit de l'Etat les rares talens qu'ils ont reçu du Ciel: les Emplois subalternes, ni la vie privée ne conviendroient point à ces grands génies, que Dieu a créés pour regir les autres. A l'égard de ceux, qui n'ont qu'une vertu commune, & un esprit médiocre, ils peuvent embrasser la vie retirée, sans que le public y perde beaucoup: & s'ils n'y sont point appelez, ils ne doivent s'engager que dans un état proportionné à leurs forces & à leur capacité.

LXXVI.

*Des sentimens que nous
doit inspirer l'usage des
créatures.*

NE nous imaginons pas que les créatures qui contribuent tant à notre perte, ne puissent contribuer

beaucoup à notre salut. Si nous en
faisons faire un bon usage , & que
nous n'eussions pour elles que les sen-
timens qu'il en faut avoir, ce qu'elles
ont de bon & d'aimable nous porte-
roit à aimer celui qui leura tout donné;
& ce qu'elles ont d'imparfait & de
mauvais nous empêcheroit d'avoir au-
cun attachement pour elles. La beauté
de l'univers , & en particulier celle
des créatures raisonnables , nous don-
neroit quelque idée de la beauté sou-
veraine de Dieu, & nous feroit dési-
rer d'être unis à lui pour jamais. L'es-
prit, la force, la bonté, la sagesse,
l'équité & les autres qualitez que l'on
estime dans les hommes, nous feroient
admirer les perfections divines, qui
sont la source de toutes nos vertus,
& le principe de tous nos biens. Les
plaisirs que l'on goûte sur la terre, &
que l'on recherche avec tant d'ardeur,
quoi qu'ils soient mêlez de beaucoup
d'amertume , nous feroient penser
combien grands doivent être ceux dont
on jouit dans le Ciel; & nous enga-
geroient à travailler pour y avoir place.
D'autre part les désordres qui regnent

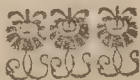
dans le monde, nous ôteroient l'envie de nous y attacher. Les miseres de cette vie, & sa courte durée, nous feroient comprendre que le véritable bonheur ne s'y trouve pas. Enfin les imperfections & les vices de ceux avec qui nous vivons, nous empêcheroient d'aimer personne par aucun autre motif, que celui d'une charité toute pure. De cette sorte les passions déréglées ne troubleroient point nôtre cœur : l'éclat éblouissant des biens sensibles feroit peu d'impression sur nôtre esprit; & les mêmes objets qui sont presque toujours l'occasion de nôtre ruïne, seroient la cause de nôtre bonheur.

§. LXXVII.

De l'Exil,

L'EXIL n'est proprement qu'un changement de lieu qui ne doit faire aucune peine à celui dont la conduite est sans reproche. Tous les païs sont également bons aux gens de bien: ils trouvent par tout ce qui est nécessaire à la vie, & cela leur suffit. Quand donc par quelque revers de fortune on

est obligé de se retirer dans une espèce de solitude, après avoir toujours vécu à la Cour, il ne faut point murmurer ni se plaindre inutilement: cela ne sert qu'à faire paroître combien on est foible. On doit plutôt abandonner de bonne grace ce que l'on ne sçait plus retenir. Les grands hommes ont moins de peine à quitter les premières Charges, qu'à les accepter. Ils sçavent combien il est difficile d'en bien remplir tous les devoirs; & comme ils les possédoient sans attachement, c'est sans douleur & sans tristesse qu'ils les perdent. Les accidens qui les leur ôtent, & que l'on appelle communement malheurs & disgraces, ils les considèrent comme la première cause de leur félicité: parce qu'après cela se voyant délivrés de mille soins accablans, & des inquietudes attachées aux grands Emplois, ils commencent à goûter les douceurs de la liberté, & à jouir du calme heureux d'une vie paisible & innocente.



De la Captivité.

IL en est à peu près de la captivité comme de l'exil : les prisons dans lesquelles les choses nécessaires sont accordées , & où l'on reçoit celles qui peuvent occuper l'esprit , ne doivent être considérées que comme des solitudes , où l'on peut jouir d'un repos tranquille, en s'accomodant au tems, mais où l'on est misérable, si l'on s'abandonne au chagrin & à la tristesse. Quand on a la conscience nette, c'est une erreur de se persuader qu'on est malheureux, parce qu'on est renfermé dans un plus petite space de terre qu' auparavant. Un Chartreux se plaît dans sa Cellule, quoi qu'il lui soit défendu d'en sortir. Pourquoi cela ? parce qu'il s'est fait une douce habitude de ce que d'autres regardent comme une servitude insupportable. Que celui qui est en prison ait assez d'empire sur soi pour faire le même, il ne sera ni plus contraint, ni moins libre que le Chartreux. Ce seroit agir en homme raisonnable : mais le meilleur seroit d'agir

en Chrétien, & d'avoir pour la vie du grand monde les sentimens que la Religion nous inspire. Si je ne craignois qu'on m'accusât de faire le Prédicateur, je rapporterois ici un bel endroit de Tertullien, qui parlant aux Chrétiens renfermez dans des cachos affreux pour la cause de la Foi. Ne vous affligez pas, leur disoit-il, de ce que vous êtes séparés du monde : car si vous êtes persuadés, comme vous le devez être, que le monde est une véritable prison, vous serez beaucoup plus libre dans vos prisons, que vous ne le seriez dans le monde. Il y a pourtant des gens qui sans être coupables s'affligent mal à propos pendant leur prison, parce qu'ils regardent l'état où ils sont, comme une peine, qu'on leur impose, & comme le triomphe de leurs ennemis : mais leur douleur n'est qu'un effet de leur imagination blessée : il faut considérer si la captivité est en elle-même un grand mal, & s'il ne dépend point de nous d'en faire un bon usage, sans se soucier de ce qu'elle est selon le sentiment des autres, dont l'opinion ne nous peut

rendre malheureux. C'est ainsi qu'un esprit sain juge des choses ; il les prend toujours du bon côté, & par là il se trouve heureux dans le même état, où un autre croiroit être misérable.

§. LXXIX.

De l'Amour & de l'Imitation de JESUS-CHRIST.

JESUS-CHRIST, qui connoissant la corruption des hommes, sçavoit que sa parole seule ne feroit pas assez d'impression sur leurs esprits pleins d'orgueil & de préjugé, ne s'est pas contenté de leur donner une Loi toute celeste pour régler leurs mœurs ; mais il l'a pratiquée lui-même le premier, afin de les animer par son exemple, qu'il nous a donné, il a ajouté le secours de sa grace, sans le quel nous n'eussions pû arriver à la souveraine félicité qu'il nous a promise. Et ce qui devoit particulièrement nous toucher, c'est, qu'une charité pure, & désintéressée a été le principe de tout ce qu'il a fait pour nous. Il n'avoit pas besoin de ses créatures ce Dieu qui trouve en

lui-même la source inepuisable de son bonheur. Cependant il a bien voulu s'unir à nôtre nature , & souffrir la mort pour des pécheurs dignes des plus sévères chatimens. Que de miséricorde ! que d'amour on voit paroître dans un Dieu qui s'est en quelque sorte annéanti pour nous sauver ! Que ce motif est propre à toucher les personnes généreuses, & qu'il est difficile, quand on pense sérieusement aux bienfaits que nous avons reçu de Nôtre Seigneur , qu'il est difficile, dis-je , de lui refuser un cœur qui lui appartient à si juste titre ! Ah, si nous sommes sensibles aux bons offices qu'on ne nous rend d'ordinaire, que par intérêt, quelle reconnaissance ne devons-nous point avoir de tant de graces, que JESUS-CHRIST ne nous a faites, que parce qu'il nous a aimez. Cet adorable Sauveur nous a donné dans sa Vie & dans sa Mort un parfait modèle de toutes les vertus qui peuvent nous faire obtenir la Couronne immortelle, qu'il nous destine, & pour la mériter il veut que nous marchions sur ses traces. Mais ayant égard à nôtre foiblesse , il nous

promet son secours pour combattre les puissans ennemis qui veulent nous perdre. Suivons donc avec confiance un si grand Chef, & un si bon Maître; imitons ses exemples; & pour nous garantir des erreurs qui regnent dans le monde, jugeons des choses comme il en a lui-même jugé; soyons persuadés que les richesses, les plaisirs & les honneurs qu'il a méprisés, ne méritent pas notre attachement. Croyons aussi que les souffrances qu'il a aimé, jusqu'à mourir sur une Croix, sont moins à craindre qu'à souhaiter: & souvenons-nous que la voye, qu'il a suivie pour arriver à la gloire, ou il est élevé, n'est pas semée de fleurs, mais qu'elle est arrosée de sang & de larmes.

§. LXXX.

De la Mort.

APRES avoir proposé mes sentimens sur ce que l'on doit faire, & sur ce qu'il faut éviter durant le cours de la vie, il est à propos, ce me semble, que je dise quelque chose de la mort, qui en est le terme fatal
& le

& le moment le plus important. Je
sçais que la séparation de l'ame d'avec
le corps ne peut être que violente, &
que les esprits les plus fermes ne peu-
vent l'envisager sans quelque frayeur.
Cependant je ne pense pas qu'il soit
aussi difficile que se l'imaginent les ames
timides, de sortir du monde avec la
même générosité qu'on y a vécu. En
effet, pourquoi tant redouter un passa-
ge ouvert depuis tant de siècles ? Ne
vaut il pas mieux soutenir couragen-
tement la vue d'un péril qu'on recon-
noît inévitable, & au quel tous les hom-
mes sont nécessairement exposez ? L'es-
perance du bonheur qui nous est assû-
ré, si nous mourons avec des disposi-
tions saintes, devoit plutôt nous faire
désirer la mort, que craindre de per-
dre la vie. Si nous apprehendons la
douleur, considérons que souvent elle
est assez légère, ou qu'au moins elle
dure peu : Et si la severité des juge-
mens de Dieu nous épouvante, le Sang
de JESUS-CHRIST répandu pour
notre salut, & l'amour infini qu'il a
pour des ames qui lui ont tant coûté,
doivent calmer nos craintes, nous in-

spirer beaucoup de confiance. Si nous sommes justes, ce qu'il ne faut pourtant pas se persuader, espérons en sa bonté, qui couronnera les œuvres que nous aurons fait par sa grace: & si nous sommes pecheurs, ne désespérons point de sa miséricorde, puis qu'elle n'a point de bornes: & que l'Ecriture nous apprend, qu'il ne rejette jamais un cœur pénétré des sentimens d'une penitence sincère. Penitence heureuse dont on doit lui demander la grace, avec Foi, avec humilité, & avec persévérance. Il faut cependant avouer que ceux qui négligent les devoirs de la Religion, passent leur vie dans les délices, ont grand sujet de craindre la mort. Car outre que leur perte est certaine, s'ils en sont surpris, ce qui n'arrive que trop souvent, comme JESUS-CHRIST nous en assure; quand même une maladie leur laisseroit quelque tems pour penser à leur salut, ou ils se flattent qu'elle ne sera pas mortelle, & ainsi ils ne se préparent point à mourir; ou si se voyant à l'extrémité, ils demandent les Sacramens de l'Eglise; souvent c'est moins le fruit d'une véritable conversion, que l'effet d'une crain-

te servile. Ils ne renoncent pas sincèrement aux plaisirs du monde, ni aux objets de leurs passions crimineles, lesquels ils ont toujours aimés avec tant d'ardeur. Car cet amour fortifié par une longue habitude, a jetté dans leurs cœurs de si profondes racines, qu'il faudroit un miracle de la grace pour l'en arracher. Et cette grace extraordinaire, Dieu la donnera-t'il à ceux, qui durant tant d'années ont osé violer & mepriser ses saintes Loix ? Le plus sûr moyen pour se garantir des frayeurs de la mort, est donc de s'y préparer par une vie pure & innocente; de se détacher de bonne-heure de ce qu'un jour il faudra quitter pour jamais; de penser souvent qu'en ce dernier moment où l'éternité commence, les plaisirs finissent, les grandeurs humaines disparoissent, les biens temporels s'évanouissent; enfin de se persuader fortement, que l'on ne trouve point alors d'autre consolation que dans le souvenir d'avoir aimé Dieu, & de l'avoir servi avec une constante fermeté malgré la corruption du Siècle.



LES
 MAXIMES
 DE LA
 SAGESSE HUMAINE ,
 OU
 LE PORTRAIT
 D'UN HONESTE HOMME.

RENDEZ au Créateur ce que l'on
 doit lui rendre.

Réfléchissez avant que de rien entre-
 prendre.

Point de société qu'avec d'honnêtes
 gens

Et ne vous flattez pas de vos heureux
 talens.

Con-

Conformez-vous toujours aux sentiments des autres;

Cédez honnêtement si l'on combat les vôtres.

Donnez attention à tout ce qu'on vous dit ;

Et n'affectez jamais d'avoir beaucoup d'esprit

N'entretenez personne au delà de sa sphere ;

Et dans tous vos discours tâchez d'être sincere.

Tenez votre parole inviolablement;

Et ne promettez point inconsidérément.

Soyez officieux, complaisant, doux, affable,

Et pour tous les humains d'un abord favorable.

Sans être familier, ayez un air aisé;

Ne décidez de rien qu'après l'avoir pesé

Aimez sans interêt , pardonnez sans foiblesse ;

Soyez soumis aux Grands sans aucune bassesse.

Cultivez avec soin l'amitié d'un chacun.

A l'égard des Procès n'en intentez
aucun.

Ne vous informez point des affaires
des autres;

Sans affectation dissimulez les vôtres.

Prêtez de bonne grace avec discernement.

S'il faut récompenser , faites-le grassement.

Et de quelque façon que vous vouliez paroître,

Que ce soit sans excès, & sans vous méconnoître.

Compatissez toujours aux disgraces d'autrui;

Supportez ses défauts , soyez fidele ami.

Surmontez le chagrin où l'esprit s'abandonne;

Et ne le faites pas rejallir sur personne.

Où la discorde regne, apportez-y la paix;

Et ne vous vangez point qu'à force de bienfaits.

Reprenez sans aigreur, louez sans flatterie.

Riez passablement, entendez raillerie.

Estimez un chacun dans sa profession,
Et ne critiquez rien par ostentation.

Ne reprochez jamais les plaisirs que
vous faites,

Et mettez-les au rang des affaires secrètes.

Prevenez les besoins des amis malheureux:

Sans prodigalité rendez-vous généreux.

Modérez vos transports d'une bile naissante;

Et ne parlez qu'en bien d'une personne absente.

Fuyez l'ingratitude, soyez reconnoissant.

Jouez pour le plaisir, & jouez noblement.

Parlez peu, pensez bien, & ne trompez personne;

Et faites toujours cas de ce que l'on vous donne.

Ne tirannisez pas le pauvre débiteur,

Pour vous comme pour lui, soyez de bonne humeur.

Au bonheur du prochain ne portez
pas envie.

Ne divulguez jamais ce que l'on vous
confie.

Ne vous vantez de rien, gardez votre
secret.

Après quoi, mettez-vous au-dessus du
caquet.

*Ces Maximes ont été trouvées dans
la cassette d'un grand Prince après sa
mort.*

F I N.



ortez
vous
ôtre
s du
dans
sa

*Actio humana
Jagers*

Biblioteka Jagiellońska



stdr0024435

